

(D'après L. Reynaud, L'influence allemande en France au XVIIe et XVIIIe siècle. 1921)

—

Jugement sur Gessner : « Que de puérilités choquantes, d'absurdes conceptions sous ce coloris sans profondeur… Le rêve d'une après-midi d'été d'un petit bourgeois teuton qui a les longues [illegible] Tübingen et digère béatement sa bière en fumant sa pipe, derrière ses carottes et ses choux. »

Succès au XVIIIe siècle.
« On forme son goût en lisant Virgile, on nourrit son âme en lisant Gessner » (Florian)
« Vos ouvrages font le bonheur de ma vie (Florian à Gessner)
« Les Idylles sont autant de chefs-d'œuvre (Grimm)
Marmontel, Diderot, Rousseau admirent Gessner

Influence : sur les trois derniers écrivains, et sur :
Léonard : Idylles morales
Berquin : Idylles.
Florian : Galathée ; Estelle, et ses « drames »
Kératry : Contes et Idylles, etc
Et même sur André Chénier

Le texte allemand des Idylles de Gessner est de 1756.
Gessner naquit à Zurich en 1730 et mourut en 1788.

1 frontispice - en têtes
et culs de lampe





IDYLLES

ET

POËMES CHAMPÊTRES

DE M. GESSNER,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

Par M. HUBER, Traducteur de la Mort d'Abel.



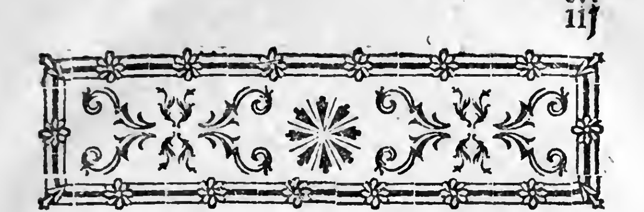


A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET,
Imprimeur - Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

L'ACCUEIL favorable qu'on a fait en France à la traduction de la *Mort d'Abel*, m'enhardit à donner aujourd'hui la traduction des Idylles du même Auteur. Dans la vue de ſonder le goût du Public, j'en avois inſéré deux dans l'Avertiſſement qui précede le Poëme d'Abel. Il m'a paru qu'elles étoient aſſez généralement goûtées. J'ai cor-

rigé avec ſoin ces deux morceaux, & je les redonne aujourd'hui avec le reſte de l'Ouvrage, composé de vingt Idylles & de quatre petits Poëmes qui par leur objet & par le ton qui y regne ne peuvent guere être réunis ſous un titre plus convenable que celui de *Poëmes champêtres.*

Les Idylles ſont le ſecond ouvrage de Mr. Geſſner & celui qui a mis le ſceau à ſa réputation déjà commencée par le Poëme paſtoral intitulé *Daphnis*. Elles ont eu en Allemagne un ſuccès plus brillant peut-être que celui d'Abel : du moins les applaudiſſemens ont-ils paru plus vifs & moins interrompus par la voix

des Critiques. Je ſuis bien loin de vouloir tirer de-là aucune conſéquence pour la comparaiſon des deux ouvrages. Une réputation naiſſante eſt ordinairement mieux accueillie qu'une réputation faite, & il ſuffit peut-être que la mort d'Abel ait paru depuis les Idylles pour qu'elle ait été moins louée & plus critiquée.

Le Poëme a pour lui la nobleſſe du genre, la grandeur du ſujet, l'invention & la diſpoſition du plan qui réunit la richeſſe & la ſimplicité, enfin l'art avec lequel l'Auteur a ſu raſſembler dans le même Ouvrage les peintures ſublimes de l'Epopée, les graces naïves de la Paſtorale, & le pa-

thétique du Roman le plus intéreſſant. Les Idylles n'ont pas tous ces avantages; je crois cependant pouvoir aſſurer qu'on y reconnoîtra l'empreinte du même génie. Je ne ſais ſi je ne me trompe, mais il me ſemble que Mr. Geſsner a traité le genre de l'Idylle d'une maniere neuve, en évitant également & la ruſticité dans laquelle ſont tombés quelques Anciens, & les lieux communs poétiques tant rebattus par leurs ſerviles Imitateurs, & la fade galanterie que les Modernes y ont ſi ſouvent ſubſtituée.

Il ſe vante dans ſa Préface d'avoir pris Théocrite pour modele. Si j'oſe dire ce que j'en

penſe, il a fait beaucoup mieux, il a obſervé la nature & il l'a peinte. Il a du moins ſur ce Poëte l'avantage que les modernes en général ont preſque toujours ſur les anciens, qui réuſſiſſent pour l'ordinaire beaucoup mieux dans l'expreſſion des détails que dans l'art de les arranger convenablement & d'en compoſer un tableau intéreſſant. On a quelquefois peine à deviner quel objet ſe ſont propoſé Théocrite & Virgile dans leurs paſtorales, & leurs ouvrages manquent ſouvent de deſſein, d'unité & preſque toujours d'intérêt. Mr. Geſſner en louant les anciens s'eſt bien gardé de les imiter ſur ce point. S'il a

peint comme eux la nature, il a certainement choisi avec plus de goût les objets de son imitation. Il s'est encore plus écarté de Théocrite dans une autre partie qui distingue bien avantageusement le Poëte Allemand de tous les Auteurs qui se sont exercés avant lui dans le genre pastoral, soit anciens, soit modernes, c'est la partie des caracteres & des mœurs de ses Bergers. Combien les sentimens d'honnêteté & de vertu qu'ils expriment d'une maniere si naïve & si touchante ne sont-ils pas préférables aux rafinemens mystiques & aux délicatesses puériles que les Poëtes Italiens & François ont mis dans

la bouche de leurs bergers & de leurs bergeres ?

Ces Auteurs ſemblent avoir cru que des bergers ne peuvent parler que d'amour, & la plupart des Critiques modernes qui ont traité de la nature de l'églogue, ont raiſonné conformément à cette opinion. Mr. Geſſner eſt peut-être le premier qui ait donné au genre paſtoral toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible, & qui ait peint ſes bergers comme des hommes, ſujets à tous les beſoins & à toutes les affections de l'humanité. Peres, enfans, époux, amis, tous ces liens dont la nature a fait les premiers fondemens de la ſociété, ne leur ſont

point étrangers. Ils ſont pauvres, ils deviennent vieux, leur pauvreté & leur vieilleſſe ne les rendent que plus intéreſſans. La généroſité, la bienfaiſance, l'amour paternel, la tendreſſe filiale, le reſpect pour la divinité, la douce joie qui accompagne l'innocence, ſont des ſentimens qui ne leur ſont pas moins familiers que l'amour. Leurs entretiens préſentent par-tout le tableau de la vertu parée des graces de la naïveté; & l'ouvrage fait aimer l'Auteur.

A l'égard de la partie purement poétique des Idylles, il me ſemble que peu d'Ecrivains ont porté le mérite pittoreſque auſſi loin que Mr. Geſſner; le choix des objets

& des circonſtances, la vérité des deſcriptions juſques dans les détails les plus finement apperçus, & le doux éclat de ſon coloris donnent à ſes payſages toute la fraîcheur de la nature. Mr. Geſſner s'exerce quelquefois dans ſes heures de loiſir à manier le pinceau ; je ne doute pas que l'œil du Peintre n'ait beaucoup aidé l'imagination du Poëte ; & ce ſeroit peut-être un très-bon conſeil à donner aux jeunes gens qui ſe deſtinent à la poéſie, que celui de paſſer quelque tems dans une école de peinture. La pratique de cet art oblige à conſidérer la nature avec des yeux attentifs & à la ſuivre dans un détail de cir-

constances où il est rare de pousser l'observation. On s'accoutume à envisager les objets sous toutes sortes de faces & sous des points de vue qui échappent au commun des hommes ; les images qu'on a recueillies dans cet exercice deviennent une source abondante de variété & de nouveauté dans les descriptions, & donnent au Poëte les ressources nécessaires pour éviter également l'écueil de la sécheresse & celui des lieux communs.

Je ne serai point étonné qu'on reproche en France à Mr. Gessner de s'attacher un peu trop à peindre & de descendre dans un trop grand détail de circons-

tances. Ces détails ſont un mérite aux yeux des Allemands à qui les peintures fidelles de la nature plaiſent toujours, & qui ſont peut-être plus ſenſibles aux beautés purement poétiques qu'on ne l'eſt communément en France. Mr. de Voltaire a remarqué il y a long-tems à la fin de ſon eſſai ſur la Poéſie épique, *que de toutes les Nations polies la Françoiſe eſt la moins poétique*. Ce n'eſt point à moi à décider quelle peut être la cauſe de cette différence de goût, & s'il faut croire que les Allemands ſont plus ſenſibles, ou que les François ſont plus raiſonnables.

On reprochera peut-être à

mon Auteur avec plus de juſtice d'avoir fait quelquefois paſſer ſes perſonnages de la naïveté paſtorale à un enthouſiaſme philoſophique & religieux d'un ton trop élevé pour des bergers. Il a eu ſoin de prévenir cette critique dans ſa Préface, en nous avertiſſant qu'il a mis la ſcene de ſes Idylles en Arcadie & dans ce premier âge du monde où la vie paſtorale étant l'occupation universelle du genre humain, étoit compatible avec une ſorte de loiſir qui permettoit de cultiver juſqu'à un certain point ſon eſprit & ſa raiſon. Je ne ſais ſi cette apologie eſt tout-à-fait ſatisfaiſante, & je crois que la meilleure ex-

cuſe de Mr. Geſſner eſt dans la beauté même des morceaux qui donnent lieu au reproche.

L'Auteur s'eſt cru autoriſé par l'époque & le lieu qu'il a choiſis pour y établir la ſcene de ſes Paſtorales, à ſuivre le ſyſtême de la mythologie Grecque, à introduire des Faunes & des Nymphes & à employer l'intervention des Dieux. Il n'en a fait à la vérité qu'un uſage aſſez modéré, mais je deſirerois qu'il s'en fût encore moins ſervi. Je ne puis m'empêcher par exemple de regretter que dans cette belle Idylle où le vieillard Palémon retrace avec une éloquence ſi noble & ſi touchante le bonheur & l'innocence

de ſa longue vie, un miracle poſtiche vienne terminer une ſcene ſi naturelle & détruire toute l'illuſion du tableau.

C'eſt peut-être à l'imitation trop ſcrupuleuſe des anciens qu'il faut imputer ces légers défauts. Le ſuccès de M^{r}. Geſſner eſt plus ſûr quand il écrit d'après lui-même que lorſqu'il veut ſe modeler ſur les autres; & l'on peut ſe rappeller que la fiction du diable Anamalech qu'il a imitée de Milton n'eſt pas à beaucoup près la plus heureuſe du poëme d'Abel. Il a du moins dans ſes Idylles le mérite d'avoir ſaiſi & rendu avec toute la juſteſſe poſſible le caractere idéal que les anciens don-

noient

noient aux perſonnages qu'il a empruntés d'eux. Ses Faunes & ſes Nymphes exactement deſſinés d'après l'antique en ont, pour ainſi dire, l'eſprit & la phyſionomie. C'eſt pour ſe conformer à ſes modeles qu'il a donné à ſes Faunes cette gaité pétulante qui accompagne l'ivreſſe, & qu'il a répandu ſur quelques ſcenes de ſes Idylles une nuance de comique. Les traits de ce genre ſeront ſans doute les moins agréables aux Lecteurs François; je ſuis perſuadé par exemple que le refrain de l'Idylle intitulée *la cruche caſſée*, révoltera leur délicateſſe. Je l'ai ſenti en écrivant, mais je n'ai pu me réſoudre à ſupprimer

une Idylle où il y a d'ailleurs des détails d'une poésie très-riche & d'un coloris très-brillant. Après tout l'impression désagréable que peut faire ce morceau, vient principalement de ce mot *cruche*, qu'un caprice de l'usage fait regarder en françois comme un mot bas. J'ai pensé que mes Lecteurs auroient assez d'équité pour supposer que le mot *krug* dont Mr. Gessner s'est servi n'a rien de bas dans sa langue. Ce seroit donc à moi seul qu'on pourroit reprocher de n'avoir pas mis un autre mot à la place de celui de *cruche*. Mais j'espere qu'on voudra bien croire aussi que je n'ai pas ignoré la proscription de ce

malheureux mot, & que ſi j'en avois trouvé un autre je m'en ſerois ſervi. J'ai mieux aimé employer le terme propre, quoique bas, qu'un terme noble, mais vague & incompatible avec le ſens. Au reſte ſi le Lecteur penſe que le mot de *vaſe*, celui de *coupe* ou tout autre conviendroit mieux que celui de *cruche*, il pourra tout auſſi bien que moi le ſubſtituer en liſant. Je ne dirai rien d'ailleurs de ma traduction, ſi ce n'eſt que je me ſuis attaché à la rendre auſſi exacte & même auſſi littérale que me l'a permis la différence des deux langues.

Voilà tout ce que j'avois à dire ſur l'ouvrage dont je donne la

traduction, & je terminerois ici cet avertissement, si je ne croyois devoir profiter de cette occasion pour donner une idée succinte des richesses de la littérature Allemande dans le genre pastoral. Mr. Gessner n'est pas à beaucoup près le seul qui s'y soit distingué. Mr. de Kleist si connu par la beauté de son génie & par sa mort glorieuse, est un des premiers qui ait marché sur les pas de Mr. Gessner dont il étoit ami. Il n'a pas cru que les Bergers fussent les seuls Acteurs convenables à l'églogue ; il y a introduit des Jardiniers & des Pêcheurs à l'exemple de Sannazar, de Grotius & de Théocrite lui-

même. Toutes ſes Idylles ſont écrites en vers, quelques unes en vers rimés & d'autres en vers non rimés. Les ſentimens de vertu & de bienfaiſance qui y ſont répandus ſont les traits de reſſemblance les plus frappans qu'elles ayent avec les Idylles de M^r^. Geſſner.

M^rs^. Roſt & Schmidt ont acquis l'un & l'autre de la réputation dans le genre paſtoral. Mais ils ont pris deux routes bien oppoſées. M^r^. Roſt dans ſes contes paſtoraux a rapproché la ſcene de notre tems. Il y a trouvé des mœurs moins auſteres ; ſes perſonnages en ſont peut-être devenus moins romaneſques, mais ſa morale en eſt certainement de-

venue moins pure. Il a ſouvent les graces & la naïveté de la Fontaine ; il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'en eût pas auſſi la licence. Il a travaillé quelques années avant Mr. Geſſner.

Mr. Schmidt a pris au contraire tous ſes ſujets dans la Bible, & ſon but principal ſemble avoir été de recueillir tous les ſujets les plus intéreſſans que préſentent les Livres ſaints & de les orner des couleurs de la poéſie : ſon Ouvrage eſt intitulé, *tableaux & ſentimens poétiques tirés de l'Ecriture ſainte*. Il paroît que c'eſt la force du ſujet qui a fait de preſque tous les morceaux de ce recueil autant d'Idylles & qui nous

donne droit de ranger l'Auteur parmi les Poëtes paſtoraux. Rien ne prouve mieux la vérité de ce que Mr. Geſſner a remarqué dans ſa Préface ſur l'analogie de la vie paſtorale & de celle des anciens Patriarches. Mr. Schmidt fait un très-grand uſage des figures, des tours & des expreſſions que lui fournit l'Ecriture; ſes Idylles ſont écrites les unes en vers hexametres, les autres en proſe. Ses vers n'ont pas l'harmonie de ceux de Mr. Klopſtock, & ſa proſe à cet égard eſt encore plus inférieure à celle de Mr. Geſſner; mais dans l'art de peindre la nature, d'exprimer le ſentiment avec vérité, de mêler le ſublime & la

naïveté, il n'eſt inférieur à perſonne. Voici une Idylle que je choiſis au hazard & qui pourra ſervir à donner une idée de ſa maniere.

LAMECH ET ZILLA.

Le ſoir étoit venu, l'image tremblante & briſée de la Lune voltigeoit ſur la ſurface d'un ruiſſeau limpide, au bord duquel Lamech étoit couché ſur l'herbe molle. Plein d'une tendre impatience, il regarda encore une fois autour de lui à travers les roſiers touffus & le long des rives du ruiſſeau éclatant. Elle ne vient point, dit-il, je veux chanter une chanſon ſolitaire au ruiſſeau & à l'écho. Il commença ainſi. ' Malheureux que ' je ſuis ! Elle ne vient point ! Ruiſſeau ' dont j'entends le murmure, ah pleure ' avec moi ! Elle ne vient point ! Cette ' fille du Ciel, cette beauté divine que

‘ les hommes appellent *Ada*. Pourquoi
‘ tarde-t-elle ſi long-tems ? . . . Seroit-
‘ elle déjà livrée au ſommeil ? . . Ro-
‘ ſes envoyez-lui vos parfums embau-
‘ més. Que mon haleine enflammée
‘ faſſe voler vos douces odeurs vers la
‘ couche de celle que j’aime ! Ah puiſſe-
‘ t-elle me ſourire dans ſes ſonges ! . .
‘ Mais peut - être eſt - elle maintenant
‘ aſſiſe ſous le berceau de feuillage qui
‘ couvre l’entrée de ſa cabane. Que mes
‘ ſoupirs ardens volent juſqu’à elle, mê-
‘ lés avec le parfum des roſes ! Qu’elle
‘ les reſpire ! & qu’avec eux elle reſpire
‘ la tendreſſe ! Ma belle, ma bien ai-
‘ mée ! . . . mon Ada ! . . . oui j’oſe
‘ te nommer ainſi : oui l’Eternel me la
‘ donne. Cette douce penſée fait pal-
‘ piter mon ſein embraſé. Je veux reſter
‘ couché ſur ce gazon juſqu’au moment
‘ où les premiers rayons de l’Aurore
‘ l’éveilleront. Alors elle viendra con-
‘ duiſant ſon troupeau. Elle marchera

‘ d’un pas assuré. *Il dort encore loin de* ‘ *moi*, dira-t-elle en elle-même, en s’ap- ‘ prochant toujours de la verte prairie : ‘ cependant couché sur l’herbe j’écou- ‘ terai avidement, l’oreille baissée con- ‘ tre terre pour entendre le bruit de ses ‘ pas légers. Nuit trop lente, hâte-toi ‘ de t’écouler ! déjà les boucles de ma ‘ chevelure sont baignées de rosée, & ‘ des larmes de tendresse inondent mes ‘ yeux . . . ah, quand elle m’apper- ‘ cevra . . . comme ses joues vont se ‘ colorer de pourpre ! . . son souvenir ‘ est pour moi la promesse d’une lon- ‘ gue vie . . . le miel est moins doux ‘ dans la bouche, le son d’une lyre har- ‘ monieuse est moins agréable dans un ‘ festin que ne l’est pour moi le souve- ‘ nir d’Ada. Je veux me rendre sous ce ‘ palmier. Là elle me verra plutôt : là ‘ je me coucherai sur le gazon pour en- ‘ tendre de loin le bruit de ses pas. Je ‘ lui présenterai la main en soupirant :

‘ je me laisserai tomber sur son sein. Mes ‘ yeux plongés dans les larmes toucheront alors son cœur. . . . .

Ainsi chantoit Lamech & déjà il se levoit pour aller se coucher sous le palmier, lorsque tout à coup Zilla sortit du milieu d'un bosquet. ‘ Ah Lamech, ‘ s'écria-t-elle, tu m'as trompée. Voilà ‘ que je sais que tu aimes Ada. Pour‘ quoi m'as-tu trompée ?

LAMECH. ‘ Zilla, comment te trou‘ ves-tu si tard en ce lieu ? Ne te cour‘ rouce pas, Zilla, tu m'as écouté. . ‘ c'est une belle qui te ressemble que ‘ j'ai chantée. Tu es aussi ma Belle.

ZILLA. ‘ Je te dis adieu, Lamech, ‘ je vais m'en aller & pleurer toute ma ‘ vie . . . Séchez-vous pour jamais, ‘ feuillages sous lesquels Lamech m'ap‘ pelloit sa Zilla. . . Hélas il m'aban‘ donne.

LAMECH. ‘ Je ne t'ai point aban‘ donnée, ma chere Zilla.

ZILLA. ‘Siecles nombreux qui vous ‘ êtes écoulés ſur la tête d’Adam, vous ‘ n’avez point encore vu un pareil ou- ‘ trage. . . . Tu es le premier parmi ‘ les hommes qui ait trompé une fille.... ‘ Quand je folâtrois dans ma premiere ‘ enfance, Lamech me prenoit dans ſes ‘ bras. Hélas depuis ce tems il m’a tou- ‘ jours dit, en me donnant mille baiſers, ‘ qu’il m’aimoit. . . Pouvois-je penſer ‘ que tu étois ſans foi? Hélas quand tu ‘ me voyois, tu ſautois autour de moi, ‘ tes yeux ne voyoient que le bonheur ‘ & ta Zilla. . . . & quand tu ne me ‘ voyois pas, ta tête s’inclinoit comme ‘ la cime d’un cedre courbé par la tem- ‘ pête. Mais je te dis adieu, tu m’as ‘ trompée. Accablée de douleur & de ‘ honte, je vais me retirer dans le dé- ‘ ſert: là penchée ſur le ſable, je pleu- ‘ rerai pendant toute ma vie.

LAMECH. ‘ Demeure, ma bien-ai- ‘ mée, ma chere épouſe! Ah Zilla..... ‘ pourquoi veux-tu me fuir?

ZILLA. 'Comment puis-je être en-
' core l'épouſe de Lamech? c'eſt Ada
' qui eſt maintenant ton épouſe. . . .
' Aime-moi comme tu m'aimois aupa-
' ravant. Souviens-toi de tes ſermens,
' de tes embraſſemens ſi tendres. . .

LAMECH. ' Ce brillant flambeau du
' Ciel oubliera d'éclairer les nuits plu-
' tôt que je t'oublie jamais. Ma fidélité
' triomphera de la force de ma paſſion.

ZILLA. ' Oui, ſi ton cœur eſt juſte,
' ſi tu crains le Tout-puiſſant, tu ne me
' laiſſeras pas ſuccomber à ma douleur.
' J'ai droit d'exiger ta tendreſſe : il y a
' long-tems qu'elle eſt à moi : & vois :
' je ſuis belle auſſi bien qu'Ada. Ma
' taille eſt ſemblable à la tige d'un jeune
' olivier. Vois Lamech, ma figure eſt
' agréable ; viens te repoſer ſur mon
' cœur, afin qu'il te communique ſa fi-
' délité. Vois! ce regard étinceler de la
' flamme la plus pure . . . Souvent je
' devance par mes chants le retour du

‘ matin, les ſons de ma voix réveillent
‘ les oiſeaux. Je chante le bonheur que
‘ Lamech veut répandre ſur moi ; je
‘ chante la félicité dont je veux entre-
‘ lacer le tiſſu de ſes jours. Puis, je m'em-
‘ preſſe de te chercher, ô mon bien-
‘ aimé, & tes baiſers de flamme me
‘ diſent que tu m'aimes. Lamech, pour-
‘ quoi m'as-tu fait connoître la tendreſ-
‘ ſe? . . Sois-en témoin, chaſte Lune,
‘ & vous palmiers ſolitaires, ſoyez-en
‘ témoins. J'ignorois ce que c'étoit que
‘ l'amour ; mais mon cœur, mon ten-
‘ dre cœur & ma floriſſante jeuneſſe te
‘ plurent, & tu me juras que je ſerois
‘ à toi.

LAMECH. ‘ Tu ſeras à moi, Zilla :
‘ tu es belle & je crains le Tout-puiſ-
‘ ſant : Mais . . . ah que mon cœur eſt
‘ agité ! . . . . J'abandonnerois Ada !
‘ hélas je l'aime, je l'aime comme toi !
‘ il faut te l'avouer . . . . ne te cour-
‘ rouce pas, Zilla.

ZILLA. ‘ Ada eſt-elle plus belle que ‘ moi ? Lamech.

LAMECH. ‘ Son ame eſt belle, ſon ‘ ame reſſemble à la tienne. Sa beauté ‘ eſt plus éblouiſſante que les aſtres.... ‘ Dieu ! je la vois encore couchée, com- ‘ me elle étoit hier, dans le bocage au ‘ milieu des fleurs, environnée de leurs ‘ exhalaiſons odorantes. La vertu rem- ‘ pliſſoit ſon cœur. Son ſourire ſurpaſ- ‘ ſoit tous les délices du printems. Un ‘ regard de ſes yeux étoit comme les ‘ regards qu'Adam jettoit ſur Eve avant ‘ leur chute . . . Ce fut alors qu'elle ‘ me ravit mon repos . . . il me ſembla ‘ que j'avois vu un Ange de Dieu . . . ‘ Mais, Zilla, elle n'a pas plus d'attraits ‘ que toi : elle eſt ton amie. Mais . . . ‘ écoute, Zilla . . . permets que je te ‘ balbutie ma penſée. . . . Crois - tu ‘ que la ſenſibilité de mon cœur ne ſoit ‘ pas aſſez vaſte pour vous aimer toutes ‘ deux avec une égale tendreſſe ? . . .

‘ toutes deux comme mes épouſes ?

ZILLA. ‘ O ſurpriſe ! ô terreur ! . . ‘ quoi Lamech !

LAMECH. ‘ Ne me regarde pas d’un ‘ œil irrité, ô Zilla ! . . . mes joues ‘ tremblent, je ne puis ſoutenir ta co- ‘ lere... Cependant eſt-il donc moins ‘ digne de l’homme de brûler pour deux ‘ que pour une ? . . . eſt-il moins gé- ‘ néreux de vous aimer l’une & l’autre ‘ que d’abandonner une de vous ? . . ‘ d’abandonner ou toi ma Zilla ? . . . ‘ ou elle mon Ada ? . . . . Ah Zilla ! ‘ non, tu ne peux pas le ſouhaiter... ‘ Qu’ai-je oſé dire ? pourquoi mes pa- ‘ roles coulent-elles ſi rapidement ſur ‘ ma langue ? . . . Zilla, ne te cour- ‘ rouce pas.

ZILLA. ‘ Je le ſais, Lamech, Ada ‘ eſt digne de toi. Mais ſi tu ne leves ‘ pas ſur moi un front menteur ; ô ſi j’ai ‘ auſſi part à ton amour ! je ſacrifierai ‘ mes droits à ton repos & je me trou-

verai

‘ verai encore aſſez heureuſe. Ada eſt
‘ née avec un cœur noble, & en t’ai-
‘ mant je l’aimerai auſſi.

LAMECH. ‘ Que ta réſolution m’en-
‘ chante! aſſurément ton ame eſt un
‘ compoſé de tous les ſentimens céleſtes.

Alors Lamech plein d’ardeur l’embraſſa. ‘ Je craignois de t’ouvrir le la-
‘ byrinthe de mon cœur. Zilla, me di-
‘ ſois-je, pourroit peut-être penſer qu’il
‘ n’y a en moi aucune droiture. Cepen-
‘ dant deux ames formées entiérement
‘ pour moi, deux ames au-devant deſ-
‘ quelles la mienne vole & s’épanche
‘ toute entiere! Ah pourquoi ne pour-
‘ rois-je pas les aimer? le Pere des hom-
‘ mes me le permet. . . Maintenant,
‘ Zilla, je veux hazarder de te faire une
‘ demande! me l’accorderas-tu? . . .
‘ viens, ces étoiles ne ſe ſont pas en-
‘ core élevées juſqu’au ſommet de ce
‘ bois, . . . allons chercher Ada. . .
‘ elle m’avoit promis de ſe rendre ici,

‘ mais ſa timide innocence l’aura rete-
‘ nue. Viens, afin que nous puiſſions
‘ conférer enſemble, & qu’enſuite le
‘ flambeau nuptial brille ſur nous.

ZILLA. ‘ Je vais t’accompagner,
‘ tandis que la clarté de la Lune nous
‘ guide vers ſa cabane. Qu’elle va être
‘ étonnée ! . . . Je veux lui dire moi-
‘ même combien ton cœur eſt ſincere.

LAMECH. ‘ Fidelle Zilla, nos Deſ-
‘ cendans célébreront cette journée &
‘ béniront une alliance fondée ſur la
‘ vertu.

ZILLA. ‘ Ada eſt-elle déjà inſtruite
‘ de notre amour ?

LAMECH. ‘ Elle ſavoit que je t’aime,
‘ & dans la crainte de t’offenſer elle
‘ m’avoit refuſé ſon cœur. Mais ſi tu
‘ l’aimes auſſi, Zilla, alors . . . .

ZILLA. Viens, mon bien-aimé !

Ainſi s’entretenoient Lamech & Zilla; ils volerent chez Ada & formerent le lien éternel de la concorde. Leurs jours

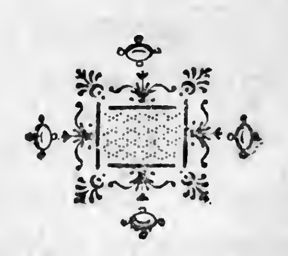
ſereins s'écoulerent dans un raviſſement continu & dans une heureuſe harmonie. Le cours en fut auſſi doux que celui du ruiſſeau paiſible, au bord duquel Lamech avoit choiſi ce couple complaiſant, ces deux Epouſes céleſtes.

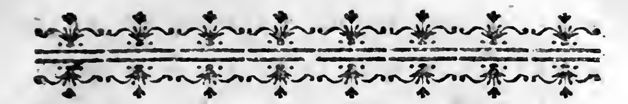
Si cet eſſai ne déplaît pas, je pourrai donner au Public l'Ouvrage entier, & s'il continue de m'encourager, je ne déſeſpere pas de faire connoître ſucceſſivement les principaux Auteurs de ma nation. L'entrepriſe eſt plus étendue qu'on ne le croit communément en France, & je deſirerois fort pouvoir inſpirer aux Gens de Lettres aſſez de goût pour la littérature Allemande, pour les engager à ſe charger d'une partie du fardeau & à faire

à mes Compatriotes le même honneur que des Traducteurs illustres ont fait aux Poëtes Italiens & Anglois. Les Allemands méritent peut-être autant d'être connus ; il y a parmi eux au moins autant d'Ecrivains originaux que dans aucune autre nation, & peut-être est-ce une suite de l'état des Lettres en Allemagne. Elles fleurissent assez également dans plusieurs villes, qui n'ont entre elles que peu de communication, & tous ceux qui les cultivent ne sont pas comme en France & en Angleterre rassemblés dans une Capitale, où tous les esprits à force de prendre le ton les uns des autres, finissent souvent par n'en

avoir aucun qui leur ſoit propre. Quoi qu'il en ſoit de cette cauſe, les Poëtes Allemands paroiſſent exceller dans deux parties bien principales, la peinture des détails de la nature & l'expreſſion naïve du ſentiment ; c'eſt ce qui a fait dire à Mr. l'Abbé Arnaud dans le Journal étranger à l'occaſion même des Idylles de Mr. Schmidt, *qu'ils ſemblent tenir de plus près à la nature*, éloge le plus flatteur qu'on puiſſe leur donner. Je ne ſais ſi l'amour de mon pays ne m'aveugle pas en faveur de ſes Ecrivains, mais il me ſemble qu'ils réuniſſent la hardieſſe angloiſe avec moins d'écarts & la juſteſſe françoiſe avec moins de timidité.

Je reviens à la Poésie pastorale. Nos Ecrivains ont cultivé aussi le genre de la pastorale dramatique à l'exemple des Italiens. *La Sylvie* de Mr. le Professeur Gellert, & *la fidélité éprouvée* de Mr. le Professeur Gærtner ont eu un très-grand succès & font l'ornement du Théâtre Allemand. Le Lecteur apprendra peut-être avec plaisir que Mr. Gessner prépare un Ouvrage dans ce genre.





PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

CES Idylles sont le fruit de quelques-unes des heures les plus douces que j'aye passées. Quelle situation plus agréable en effet que celle de notre ame lorsque dans le calme des passions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs pour nous transporter dans les tems fortunés de l'âge d'or? Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux & sans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits, & les scenes que la poésie emprunte de la nature non corrompue, nous charment d'autant plus, qu'elles paroissent souvent avoir une sorte de ressemblance;

avec les inſtans de notre vie où nous avons été le plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville & de chercher un aſile dans des campagnes ſolitaires. Là le ſpectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts, toutes les fâcheuſes impreſſions que j'y avois apportées. Tranſporté à la vue de cet admirable ſpectacle, pénétré de mille ſentimens délicieux, je ſuis auſſi heureux qu'un Berger de l'âge d'or & plus riche qu'un Roi.

L'églogue établit ſes ſcenes dans ces mêmes campagnes qui ont tant de droits ſur notre cœur. Elle les peuple d'habitans dignes d'un pareil ſéjour ; elle peint d'après nature la vie de ces hommes heureux, & la ſimplicité naïve de leurs mœurs, de leurs façons de vivre & de leurs inclinations, dans toutes les ſituations, dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune. Leur eſprit & leur cœur encore inac-

ceſſible à la corruption, conſervent toute leur droiture primitive. Affranchis des liens ſerviles de l'uſage & de cette foule de beſoins que l'éloignement funeſte où nous ſommes de la nature a ſeul pu nous donner, ils reçoivent leur bonheur immédiatement des mains de cette mere bienfaiſante, & ils habitent un ſéjour où elle n'a pas beſoin d'être beaucoup aidée pour fournir à leurs beſoins innocens & leur procurer une vie abondante & commode. L'églogue en un mot nous eſquiſſe un tableau de cet âge d'or qui a ſans doute exiſté autrefois, comme on peut s'en convaincre en liſant l'hiſtoire des Patriarches. La ſimplicité des mœurs qu'Homere a peintes dans ſes écrits, paroît être encore un reſte de celles de ce premier âge qui s'étoient conſervées dans les tems héroïques.

De-là vient que dans ce genre de poéſie il y a un avantage particulier à tranſ-

porter le lieu de l'action dans les premiers âges du monde : les ſcenes en reçoivent un degré de vraiſemblance qu'elles ne peuvent avoir dans nos tems modernes, où le malheureux Habitant des campagnes, obligé de ſe condamner au travail le plus dur pour procurer à ſon Prince & aux Habitans des villes une abondance ſuperflue, gémit ſous le poids de l'oppreſſion & de la miſere, dont la continuité l'a rendu groſſier, artificieux & rampant. Ce n'eſt pas que je prétende qu'un Poëte qui ſe hazarde dans le genre paſtoral, ne puiſſe découvrir de nouvelles ſources de beautés en obſervant la façon de penſer & les mœurs de nos Payſans. Mais il a beſoin du goût le plus délicat pour choiſir ces traits & pour leur ôter leur groſſiéreté, ſans altérer la forme & la coupe qui les caractériſe.

J'ai toujours regardé Théocrite comme le meilleur des modeles dans ce genre de

poésie. Il a exprimé avec la plus grande vérité, la naïveté des sentimens & des mœurs pastorales. Il a parfaitement rendu ce champêtre & cette belle simplicité de la nature qu'il a connue jusques dans les plus petits détails. On voit dans ses Idylles bien plus que des lys & des roses. Ses peintures ne sont point l'ouvrage d'une imagination dont le travail se borne à entasser les objets les plus connus & qui frappent les yeux les moins attentifs. Elles paroissent toujours dessinées d'après la nature, dont elles ont l'aimable simplicité. Il a donné à ses Bergers le plus haut degré de naïveté. Ils expriment les sentimens que leur cœur honnête & vrai place sur leurs levres. Les ornemens poétiques de leurs discours sont tous tirés de leurs occupations ou d'une nature que l'art n'a point encore façonnée. Ils sont bien éloignés de l'esprit épigrammatique & de l'arrangement scholastique des pé-

riodes. Théocrite a ſu l'art difficile de mettre dans ſes vers cette aimable négligence qui a dû caractériſer la premiere enfance de la poéſie. Il ſavoit donner à ſes chanſons cet air d'innocence ſi doux qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir dans ce premier âge, lorſque les ſentimens ingénus d'un cœur honnête enflammoient une imagination que les tableaux les plus rians de la nature rempliſſoient toute entiere. Il faut convenir que la ſimplicité des mœurs un peu moins corrompues de ſon ſiecle, & l'eſtime où étoit encore l'agriculture, lui ont bien facilité l'art. L'eſprit épigrammatique n'étoit point encore à la mode; le bon ſens & le ſentiment du vrai beau tenoient lieu d'eſprit.

Une grande preuve pour moi que Théocrite eſt véritablement excellent dans ſon genre, c'eſt qu'il ne plaît qu'à peu de gens. Il ne plaira jamais à ceux qui ne

ſavent pas ſentir les beautés de la nature juſques dans ſes plus petits détails, ni à ceux dont les ſentimens ont pris un eſſor guindé, ni à ceux qui ne ſavent goûter que les rafinemens d'une fauſſe galanterie. Tout ce qui eſt champêtre les dégoûte. Il faut pour leur plaire des Bergers qui penſent auſſi élégamment qu'un Poëte bel-eſprit, & qui ayent ſu faire du ſentiment un art ſubtil. J'ignore ſi c'eſt par dédain que la plus grande partie des modernes ont négligé d'étudier profondément la nature & de ſe familiariſer avec les ſentimens de l'innocence; ou ſi c'eſt par complaiſance pour nos mœurs perverſes & dans la vue de s'acquérir une approbation plus générale qu'ils ſe ſont ſi fort éloignés de Théocrite. Pour moi j'ai formé mes regles d'après ce modele; & je croirai l'avoir heureuſement imité, ſi je déplais comme lui à ces perſonnes. Je ſais qu'à la vérité il y a dans Théo-

crite un petit nombre d'images & d'expressions que les changemens arrivés dans les mœurs & les usages ont avilies pour nous. J'ai tâché d'éviter ces sortes de traits. Je ne parle cependant pas de ces traits qu'un certain Traducteur François ne pouvoit souffrir dans Virgile, je parle de ceux que Virgile lui-même en imitant Théocrite avoit déjà supprimés.





TABLE.

IDYLLES.

POËMES CHAMPÊTRES.

Fin de la Table.



IDYLLE PREMIERE.

A DAPHNÉ.

CE ne ſont ni les Héros farouches & teints de ſang, ni les champs de bataille couverts de morts, que chante ma Muſe badine. Douce & timide, elle fuit, ſa flûte légere à la main, les ſcenes tragiques & tumultueuſes.

Attirée par le murmure & la fraîcheur des ruiſſeaux, par l'ombre ſilen-

cieuſe des bocages ſacrés, tantôt on la voit errer ſur des rives bordées de roſeaux; tantôt, ſous les ceintres verds de quelques allées ſombres, elle foule aux pieds les fleurs; tantôt elle ſe repoſe ſur l'herbe molle, & médite des chants pour toi. Pour toi ſeule, ô belle Daphné! car ton ame remplie de vertu & d'innocence, eſt ſéreine comme la plus belle matinée du Printems. La gaieté vive, le ſourire folâtre voltigent ſans ceſſe autour de tes levres gracieuſes & de tes joues vermeilles: la douce joie ſe peint dans tes yeux. Oui, depuis que tu m'appelles ton ami, ô chere Daphné! l'avenir paroît à mes yeux tout brillant de lumiere, la joie & les délices accompagnent toutes mes journées.

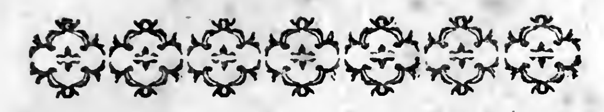
Puiſſes-tu goûter ces chanſons naïves, que ma Muſe a ſouvent entendu répéter aux Bergers! Souvent elle ſe cache dans l'épaiſſeur des bois, pour écouter

ses Dryades & les Satyres aux pieds de chevre; elle épie dans les grottes les Nymphes couronnées de roseaux: quelquefois elle visite les cabanes couvertes de mousse, environnées d'ombrages paisibles qu'a plantés la main de l'homme champêtre. Elle en rapporte des traits où brillent la grandeur d'ame, la vertu & l'heureuse innocence dont la gaieté n'est jamais troublée. Souvent aussi l'amour vient la surprendre; tantôt dans des grottes vertes, tissues de branchages touffus, tantôt près des ruisseaux ombragés de saules, il écoute ses chants & couronne sa chevelure flottante, quand elle célebre la tendresse & les doux plaisirs.

Je ne veux point, ô ma Daphné, d'autre récompense de mes chants, je ne veux point d'autre gloire, que d'être assis à tes côtés & de voir tes beaux yeux tendrement fixés sur les miens, m'annoncer avec un doux sourire ton

approbation. Que celui qui n'eſt point heureux comme moi, s'enyvre de la penſée de tranſmettre à la poſtérité la gloire de ſes chants! Que ſes derniers neveux répandent des fleurs ſur ſa tombe, qu'ils prennent ſoin d'environner d'arbres ſon monument & de procurer un jour à ſa cendre un ombrage frais!





IDYLLE II.

MILON.

O Toi, dont les grands yeux noirs me plaiſent encore plus que la fraîcheur du matin! oh! que j'aime à voir tes cheveux bruns flotter agréablement ſous des guirlandes de fleurs & folâtrer avec les zéphyrs! Quel charme, quand tes levres vermeilles s'ouvrent pour ſourire! quel plus grand charme encore lorſqu'elles s'ouvrent pour chanter! Je t'écoutois, Chloé, oh, je t'écoutois, lorſque l'autre jour tu chantois au bord de cette fontaine qu'ombragent deux chênes. En t'écoutant j'étois fâché que les oiſeaux t'interrompiſſent par leur ramage, j'étois fâché que le ruiſſeau continuât de murmurer. J'ai déja vu dix-neuf moiſſons, je ſuis

beau & brun de visage ; souvent j'ai remarqué que les Bergers cessoient leurs chants pour m'écouter, lorsque les miens retentissoient dans les vallons ; & aucune flûte n'accompagneroit mieux ta voix que la mienne. Aime-moi, belle Chloé ! Vois combien il est doux d'habiter la grotte que j'occupe sur ce côteau. Vois comme ce lierre tapisse agréablement d'un réseau de verdure ce rocher dont la cime est couronnée par un buisson d'épines. Ma grotte est commode, les murs en sont ornés de peaux molles : j'ai planté des courges à l'entrée ; elles s'élevent en rempant & forment un abri contre l'éclat du jour. Vois comme l'onde se précipite en écume du haut de mon rocher, & coule ensuite sur le cresson à travers l'herbe fleurie ; d'où elle va se rassembler au pied de la colline dans un petit lac entouré de saules & de roseaux. Là souvent, aux clartés paisibles de la Lune,

les Nymphes danſent au ſon de ma flûte; tandis que les Faunes légers ſautent en marquant la cadence avec leurs crotales. (*) Vois ſur la colline ces coudriers former par leur entrelacement des grottes de verdure : vois ces ronces avec leur fruit noir ſe traîner autour de mon habitation : vois les branches de cet églantier couvertes de grains d'un rouge éclatant : vois ces pommiers entourés de pampres verds & chargés de fruits. O Chloé ! tout cela m'appartient. Que peut-on ſouhaiter de plus ? Mais hélas ! ſi tu ne m'aimes pas, un brouillard ſombre couvrira cette belle campagne. Ah Chloé, aime moi ! Nous nous aſſeoirons ici ſur l'herbe molle, tandis que les chevres grimperont ſur le flanc eſcarpé de la montagne, & que les brebis & les geniſſes fouleront autour

(*) Les crotales étoient des tuyaux fendus en deux, dont on frappoit les parties l'une contre l'autre, pour marquer la meſure du chant & des inſtrumens.

de nous l'herbe épaiſſe ; puis portant nos yeux par-deſſus la plaine immenſe, nous contemplerons la ſurface éclatante des mers, où les Tritons bondiſſent en folâtrant & où Phœbus deſcend de ſon char. Nous chanterons & nos accens retentiront dans les rochers d'alentour : les Nymphes & les Satyres aux pieds de chevre s'arrêteront pour nous écouter.

Ainſi chantoit Milon, le Berger de la grotte, pendant que Chloé l'écoutoit dans le bocage. Elle s'avança en ſouriant & prit le Berger par la main : O Milon, Berger de la grotte, dit-elle, je t'aime plus que les brebis n'aiment le trefle, plus que les oiſeaux n'aiment le chant : conduis-moi dans ta grotte : le miel eſt moins doux pour moi que tes baiſers, & les ruiſſeaux murmurent moins agréablement à mon oreille.





IDYLLE III.

IDAS, MICON.

IDAS.

JE te ſalue, Micon, aimable chanteur ! Quand tu parois, mon cœur palpite de joie. Depuis qu'aſſis ſur la pierre au bord de la fontaine, tu chantois la chanſon du Printems, je ne t'ai pas revu.

MICON.

Je te ſalue, Idas, aimable joueur de flûte ! Veux-tu que nous cherchions un lieu couvert, pour nous y aſſeoir à l'ombre ?

IDAS.

Montons ſur cette hauteur, où le grand chêne de Palemon eſt planté. Il

porte au loin ſon ombrage, & un vent frais voltige ſans ceſſe alentour. Pendant ce tems mes chevres grimperont ſur cette roche eſcarpée & brouteront les tendres arbriſſeaux. Vois comme ce bel arbre étend de tous côtés ſes longs rameaux & répand avec ſon ombre une douce fraîcheur; aſſeyons-nous ici près de ces roſiers ſauvages, les zéphyrs légers ſe joueront dans nos cheveux. Ah Micon! ce lieu eſt à jamais ſacré pour moi. O Palemon! ce chêne ſera toujours le monument reſpectable de ta droiture! Palemon avoit un petit troupeau; il en ſacrifia pluſieurs brebis au Dieu Pan. O Pan! s'écria-t-il, fais que mon troupeau ſe multiplie, afin que je puiſſe en donner une partie à mon pauvre voiſin! Pan fit qu'en une année le troupeau de Palemon s'augmenta de moitié; & Palemon donna la moitié de ſon troupeau à ſon pauvre voiſin. Puis il fit un ſacrifice à Pan ſur

cette colline, & y planta un chêne en disant : O Pan ! que ce jour où mes vœux ſont remplis, ſoit à jamais ſacré pour moi ! bénis ce chêne, afin que chaque année je te faſſe un ſacrifice ſous ſon ombre ! Micon, veux-tu que je te répete la chanſon que je chante toujours ſous ce chêne ?

MICON.

Si tu m'apprends cette chanſon, je te ferai préſent de cette flûte à neuf trous : moi-même j'en ai taillé les roſeaux, après les avoir choiſis avec ſoin ſur le rivage, & je les ai réunis avec de la cire odoriférante.

Alors Idas chanta.

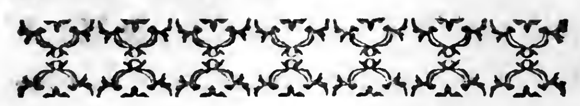
» O vous, branchages flexibles, qui
» vous élevez en ceintre ſur ma tête !
» votre ombre m'inſpire un ſaint tranſ-
» port. Doux zéphyrs ! quand votre
» ſouffle me rafraîchit, il me ſemble
» qu'une Divinité inviſible voltige au-

» tour de moi. Et vous chevres & bre-
» bis! épargnez, ah épargnez le jeune
» lierre qui naît au pied de ce chêne! ne
» l'arrachez pas! qu'il monte le long de
» ſa tige blanchâtre, & qu'il forme au-
» tour d'elle des guirlandes de verdure!
» O arbre! que jamais la foudre, que
» jamais les vents impétueux ne ren-
» verſent ta cime élevée! Les Dieux
» l'ont ainſi voulu! tu ſeras dans tous
» les tems un monument de bienfaiſance.
» Ta tête ſuperbe s'élance dans les nues;
» le Berger l'apperçoit de loin, & la
» montre à ſon fils en l'inſtruiſant; la
» tendre mere la voit & raconte l'aven-
» ture de Palemon à ſon jeune enfant
» qui l'écoute attentivement, aſſis ſur ſes
» genoux. Ah Bergers! laiſſez après vous
» de pareils monumens; afin qu'un jour,
» errans dans l'obſcurité de nos bocages,
» nous éprouvions à leur aſpect de ſaints
» tranſports.

Ainſi chanta Idas: déja même depuis

long-tems il ne chantoit plus, & Micon restoit encore assis comme pour l'écouter. Ah Idas, dit-il, la fraîcheur du matin m'enchante, le retour du Printems me ravit, mais les actions des hommes vertueux me plaisent encore davantage. Il dit & donna au Berger la flûte à neuf trous.





IDYLLE IV.

DAPHNIS.

PENDANT une belle matinée de Janvier, Daphnis étoit assis dans sa cabane : la flamme pétillante d'un bois sec répandoit au dedans une agréable chaleur, tandis que l'hiver ensevelissoit le chaume dont elle étoit couverte sous une épaisse couche de neige. Le Berger d'un air satisfait jettoit ses regards du côté d'une fenêtre étroite, & les promenoit sur la contrée ravagée par les aquilons.

O Hiver ! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes ! Quelle clarté riante le Soleil répand à travers les brouillards légers sur ces collines blanchies par les frimats ! Que cette neige est éclatante ! quels magnifiques tableaux

préſentent, ici, les noires ſouches & les branches tortueuſes & chauves de ces arbres épars ſur ce tapis éblouiſſant ; là, cette cabane grisâtre dont le toit eſt couvert de neige; ailleurs, ces haies d'épines, dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

Les grains qui germent dans nos guérets percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd naiſſant s'entremêle agréablement avec le blanc qui couvre la terre! Quel brillant ſpectacle forment ces buiſſons voiſins! La roſée en forme de perles étincelle ſur leurs rameaux déliés & ſur les filamens légers qui voltigent alentour au gré du vent. La contrée eſt à la vérité déſerte : les troupeaux repoſent paiſiblement, enfermés dans leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on quelquefois la trace du bœuf docile, qui conduit triſtement à l'entrée de la cabane le bois que le

Berger a coupé dans la forêt prochaine. Les oiſeaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la ſolitaire méſange, qui chante malgré la froidure ; le petit roitelet, qui ſautille çà & là ; & le moineau hardi, qui vient familiérement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui ſont à terre.

Là-bas, ſous ce toit ruſtique d'où la fumée ſort en ondoyant du milieu de ces arbres, eſt la demeure de ma Philis. O ma Philis ! peut-être qu'aſſiſe auſſi près de ton foyer, appuyant ton beau viſage ſur ta main, tu penſes à moi & tu deſires comme moi le retour du Printems. Ah Philis, que tu es belle ! mais ta beauté ſeule n'a point allumé l'amour que je reſſens. Je t'aimai du jour que les deux chevres du jeune Alexis ſe précipiterent de la cime du rocher. Il pleuroit. Mon pere eſt pauvre, diſoit-il, voilà que j'ai perdu deux chevres, dont l'une étoit pleine. Hélas je n'oſe

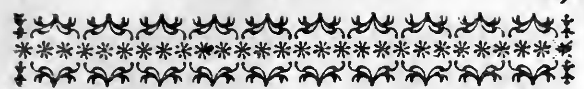
plus

plus retourner à notre cabane. Tu vis couler ſes pleurs & la pitié te fit pleurer auſſi. Puis eſſuyant tes larmes, tu pris dans ton petit troupeau deux de tes meilleures chevres, & tu dis au Berger affligé : Alexis, prends ces deux chevres, l'une des deux eſt pleine. Il pleuroit de joie : tu pleurois auſſi de joie d'avoir réparé ſon malheur.

O Hiver! quelque rigoureux que tu ſois, ma flûte ne demeurera pas pour cela ſuſpendue dans ma cabane & couverte de pouſſiere. Je ne chanterai pas moins des airs tendres pour ma Philis. Tu as dépouillé nos arbres de feuilles, tu as moiſſonné les fleurs de nos prairies : mais je ſaurai encore compoſer une guirlande pour ma Philis. J'entremêlerai la verdure éternelle du lierre flexible avec ſes grapes bleuâtres. Cette méſange que je pris hier chantera dans la cabane de ma Philis. Je la lui porterai aujourd'hui avec la guirlande.

Chante alors, aimable oiſeau ; amuſe-la de ton agréable ramage : elle t'adreſſera la parole avec un ſourire gracieux, elle te donnera à manger dans ſa belle main. Oh, avec quel empreſſement elle te prodiguera ſes ſoins en ſongeant que tu viens de moi!





IDYLLE V.

MIRTILE.

PENDANT une belle ſoirée, Mirtile étoit allé viſiter l'étang voiſin dont les eaux réfléchiſſoient l'éclat de la Lune : le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumiere, & les tendres accens du roſſignol l'avoient retenu long-tems plongé dans un raviſſement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verds, ſitué devant ſa cabane ſolitaire : il trouva ſon vieux pere qui ſommeilloit paiſiblement au clair de la Lune. Le vieillard étoit couché ſur le gazon, ſa tête griſe étoit appuyée ſur une de ſes mains. Mirtile s'arrêta devant lui les bras croiſés l'un ſur l'autre. Il garda long-tems cette poſture : ſa vue reſtoit conſtam-

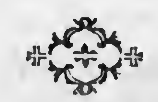
ment fixée ſur ſon pere : ſeulement il regardoit de tems en tems le Ciel à travers le feuillage, & des larmes de joie couloient de ſes yeux.

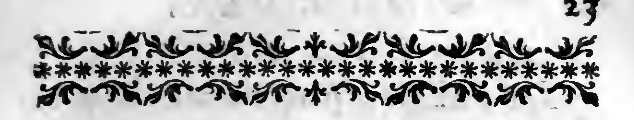
O toi, dit-il, toi que j'honore le plus après les Dieux ! O mon pere, comme tu repoſes doucement ! Que le ſommeil du juſte eſt riant ! Tu as ſans doute porté tes pas chancelans hors de la cabane, pour célébrer le ſoir par de ſaintes prieres, & tu te ſeras endormi en priant. Tu auras auſſi prié pour moi, ô mon pere. Ah que je ſuis heureux ! Les Dieux entendent ta priere ; car autrement, pourquoi notre cabane ſeroit-elle à l'abri de tout danger & ombragée par des rameaux courbés ſous le poids de leurs fruits ? Pourquoi la bénédiction du Ciel ſeroit-elle ſur nos troupeaux & ſur les productions de nos champs ? Lorſque ſatisfait de mes foibles ſoins pour le repos de ta vieilleſſe caſſée, tu verſes des larmes de joie ; lorſque tournant tes

regards vers le Ciel, tu me donnes ta bénédiction d'un air content : Ah mon pere, de quel ſentiment je ſuis alors pénétré ! Ma poitrine s'enfle & des larmes preſſées ruiſſellent de mes yeux. Encore aujourd'hui quittant mes bras pour aller hors de la cabane te ranimer à la chaleur du Soleil, & contemplant autour de toi le troupeau bondiſſant ſur le gazon, les arbres chargés de fruits & la fertilité répandue ſur toute la contrée ; mes cheveux, diſois-tu, ſont blanchis dans la joie. Campagnes chéries, ſoyez bénies à jamais ! Mes regards obſcurcis n'ont pas encore longtems à vous parcourir. Bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuſes. Ah mon pere, mon meilleur ami, je dois donc bientôt te perdre ! O triſte penſée ! Alors hélas, j'érigerai un autel à côté de ta tombe ; & toutes les fois qu'il me luira un jour propice où j'aurai pu faire du bien à quelque

infortuné, ô mon pere, je répandrai du lait & des fleurs ſur ton monument.

Il ſe tut & regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il eſt étendu paiſiblement ! comme il ſourit au milieu de ſon ſommeil ! ah ſans doute, ajouta-t-il en ſanglotant, ſes actions vertueuſes, retracées dans ſes ſonges, ont fait monter ſur ſon front l'expreſſion de ſa bienfaiſance. Quel doux éclat la Lune répand ſur ſa tête chauve & ſur ſa barbe argentine ! Oh puiſſent les vents frais du ſoir, puiſſe la roſée humide ne te faire aucun mal ! A ces mots, il lui baiſe le front pour l'éveiller doucement, & le conduit dans la cabane pour lui procurer ſur des peaux molles un ſommeil plus commode.





IDYLLE VI.

LYCAS ET MILON.

LE jeune chanteur Milon, dont le menton délicat n'étoit encore garni que d'un duvet léger, répandu çà & là, comme l'herbe naiſſante qui perce à l'ouverture du Printems à travers les dernieres neiges; le beau Lycas, portant ſes cheveux ondoyans & blonds comme les épis aux approches de la moiſſon, ſe rencontrerent un jour en conduiſant leurs troupeaux bêlans derriere un bois de hêtre. Je te ſalue, Lycas, dit le chanteur Milon, & il lui préſenta la main: entrons, ajouta-t-il, dans ce bois de hêtre. Pendant ce tems, nos troupeaux fouleront l'herbe molle ſur le bord de l'étang, & mon chien vigilant les empêchera de ſe diſperſer.

LYCAS.

Non, Milon, plaçons-nous ſous ce rocher dont la cime s'éleve en ceintre & dont les quartiers détachés ſont couverts d'une tendre mouſſe. Cet endroit eſt agréable & frais. Vois comme ce clair ruiſſeau ſe précipite en écume à travers les brouſſailles agitées, & ſemble ſe changer en une pouſſiere humide; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées & court ſe perdre dans l'étang. Aſſeyons-nous dans ce lieu agréable & frais ſur cette pierre couverte de mouſſe : l'ombre épaiſſe de ce bois de hêtres s'étendra juſques ſur nous.

Ils allerent s'aſſeoir au pied du rocher, ſur la pierre couverte de mouſſe; & MILON prenant la parole : O Lycas, *dit-il*, ſavant joueur de flûte, il y a déja long-tems que j'ai entendu vanter tes chanſons; eſſayons qui de nous chantera le mieux, car les Muſes me favoriſent auſſi. Je mettrai pour prix

cette geniſſe que tu vois agréablement tachetée de noir & de blanc.

LYCAS.

Et moi je mets la meilleure chevre de mon troupeau avec ſon petit, celle qui arrache le lierre de ce ſaule que voilà au bord de l'étang, & dont le chevreau bondit auprès d'elle. Mais, Milon, qui ſera le juge? Appellerai-je le vieux Menalque? Le voilà qui travaille à conduire cette ſource dans la prairie le long du bois de hêtres. Il ſe connoît au mérite du chant.

Alors les deux Bergers appellerent Menalque; il vint & s'aſſit auprès d'eux ſur la pierre couverte de mouſſe, & Milon commença ainſi.

MILON.

Heureux celui qui poſſede la faveur des Muſes. Qu'il eſt doux, quand le cœur palpite de joie, qu'il eſt doux de faire retentir de ſes chants les échos

& les bois d'alentour! Mes chanſons ne ſont jamais plus belles que lorſque le clair de la Lune ou l'éclat vermeil de l'aurore raviſſent mes ſens. Je ſais auſſi que le chant donne de la ſérénité aux heures ſombres & nébuleuſes. Les Muſes me ſont favorables. Je leur deſtine cette chevre blanche comme la neige. Je veux inceſſamment la leur offrir en ſacrifice, après avoir paré ſes cornes de guirlandes de fleurs, & chanter en leur honneur une Hymne nouvelle.

LYCAS.

Lorſque je balbutiois encore, aſſis ſur les genoux de mon pere, s'il jouoit quelqu'air ſur ſon chalumeau, je l'écoutois dès-lors avec attention, & je bégayois l'air après lui, ou bien je lui tirois en ſouriant ſa flûte de la bouche & je formois des tons diſſonans; mais bientôt Pan m'apparut en ſonge. Jeune

homme, me dit-il, va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a suſpendue au chêne qui m'eſt conſacré; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai préſenté à ce Dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés, & j'ai verſé devant lui une cruche pleine d'huile & une autre cruche pleine de lait.

MILON.

L'amour nous anime auſſi à chanter: il inſpire plus puiſſamment que l'éclat de l'aurore, plus que la fraîcheur de l'ombre, plus que la clarté paiſible de la Lune. O moment plein de charmes quand une Bergere vertueuſe applaudit à nos chanſons, quand elle les récompenſe d'un doux ſourire, ou d'une guirlande! Daphné m'a appellé ſon ami: depuis ce moment un jour pur luit dans mon cœur, comme le Soleil du Printems éclate ſur nos campagnes;

depuis ce moment les airs que je chante ſont plus beaux. Daphné ! ô ma Daphné ! ton ſourire eſt gracieux comme celui de la bienfaiſante Cérès, & ton ſavoir égale celui des Muſes.

LYCAS.

Hélas, mon cœur eſt reſté longtems libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantois que les louanges des Dieux, le ſoin des troupeaux, l'art de greffer les arbres ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'inſenſible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs, une ſombre triſteſſe empoiſonne tous mes plaiſirs. Peu s'en eſt fallu que je n'aie triomphé de mon amour ; il ne revenoit plus que rarement dans mon cœur. Mais hélas, je ne dois plus ſonger à en triompher depuis que j'ai revu Chloé près des prunelliers en fleur & que je l'ai entendu chanter. Les zéphyrs badins, fo-

lâtrant parmi les buiſſons, faiſoient tomber ſur Chloé une pluie de fleurs, qui par leur blancheur éclatante ſembloient remettre ſous nos yeux les neiges de l'hiver.

MILON.

Vers cette forêt noire de ſapins, murmure un ruiſſeau qui ſort des bruyeres; c'eſt là que Daphné conduit ſouvent ſon troupeau. Derniérement au lever de l'aurore, j'ornai ce lieu de guirlandes, qui voltigeoient ſuſpendues d'un arbuſte à l'autre & ſerpentoient autour de chaque tige : on auroit cru voir le ſanctuaire du Printems ou de l'aimable Vénus. Je veux, dis-je alors, je veux encore graver nos noms ſur ce pin. Je me cacherai enſuite dans quelque boſquet, je la verrai ſourire, & j'entendrai ce qu'elle dira. En finiſſant ces mots, je me mis à graver ſur l'écorce; lorſque je ſentis une guirlande qui entouroit tout-à-coup mon

front. Un doux ſaiſiſſement me fit regarder auſſi-tôt derriere moi, & je vis Daphné qui rioit. J'ai tout entendu, dit-elle, & en même tems elle imprima ſur mes levres le baiſer le plus tendre.

LYCAS.

Au pied de cette colline eſt ma cabane environnée d'ombre : c'eſt là que mes ruches ſont diſpoſées en deux files ſur les bords fleuris d'un ruiſſeau. Mes abeilles s'y livrent aux travaux de leur république, ſous l'ombrage frais d'un plant d'oliviers. Leur eſſor ne les a encore jamais portées loin de mes vergers, elles y bourdonnent ſans ceſſe autour des arbres couverts de fleurs, & raſſemblent pour moi d'amples proviſions de miel & de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes; vois comme leurs mammelles ſont gonflées par l'abondance de leur lait, & comme ces veaux bondiſſans folâtrent

autour d'elles. Vois comme mes chevres & mes brebis nombreuſes arrachent les feuilles des arbuſtes, ou tondent l'herbe naiſſante. Voilà, Chloé, voilà ce que les Dieux m'ont donné; ils m'aiment parce que je ſuis vertueux. Ne veux-tu pas, Chloé, ne veux-tu pas m'aimer auſſi, comme les Dieux m'aiment, parce que je ſuis vertueux?

Ainſi chanterent les Bergers; & Menalque leur dit: à qui adjugerai-je le prix, aimables Chanteurs? Vos chants ſont doux comme le miel; ils coulent agréablement comme ce ruiſſeau; ils raviſſent comme un baiſer pris ſur des levres vermeilles. Prens, Lycas, la geniſſe tachetée de noir, & donne à Milon la chevre avec ſon chevreau.





IDYLLE VII.

AMYNTAS.

LE Berger Amyntas revenoit de grand matin de la forêt voiſine, portant ſa hache ſous ſon bras, & ſur ſon dos une lourde charge de perches qu'il venoit de couper pour en faire une haie, lorſqu'il apperçut un jeune chêne planté ſur le bord d'un ruiſſeau rapide. La violence des eaux avoit dépouillé les racines de la terre qui les couvroit, & l'arbre ſembloit attendre triſtement ſa chûte prochaine. Ah, dit Amyntas, ce ſeroit grand dommage qu'un ſi bel arbre fût renverſé par ce torrent impétueux! Non, il ne ſera pas dit que ta cime ſoit engloutie dans ſes flots & ſerve de jouet à leur fureur! En même tems il mit à terre les per-

ches

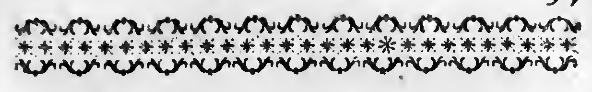
ches dont ſes épaules étoient chargées; (j'en puis, dit-il, aller chercher d'autres :) & les taillant il ſe mit à en conſtruire autour de l'arbre une forte digue qu'il combla de terre humide. Quand la digue fut achevée, quand les racines dépouillées furent recouvertes de terre, il reprit ſa hache ſur ſes épaules, puis jettant encore ſur ſon travail un œil ſatisfait, il ſourit ſous l'ombrage du chêne conſervé par ſes mains. Il ſe diſpoſoit à retourner dans la forêt pour y chercher de nouvelles perches; mais du creux du chêne la (*) Dryade le rappella d'une voix gracieuſe : Quoi! lui dit-elle, je te laiſſerois partir ſans te marquer ma reconnoiſſance! Dis-moi, Berger bienfaiſant, que voudrois-tu que je fiſſes pour toi? Je ſais que tu es pauvre, & que tu ne menes que cinq brebis aux pâturages. O Nymphe,

(*) Les Dryades étoient les Divinités tutélaires des chênes, elles naiſſoient & mouroient avec l'arbre.

ſi tu me permets de t'adreſſer une priere, dit le Berger indigent, mon voiſin Palemon eſt malade depuis la moiſſon, fais qu'il recouvre la ſanté.

Sa demande fut écoutée favorablement, & Palemon recouvra la ſanté : mais Amyntas éprouva de plus la protection de la Divinité dans ſes troupeaux, dans ſes arbres & dans ſes fruits. Il devint un riche Berger ; les Dieux ne laiſſent aucun bienfait ſans récompenſe.





IDYLLE VIII.

DAMON ET DAPHNÉ.

DAMON.

IL eſt paſſé, Daphné, ce noir orage. Le bruit effrayant du tonnerre ne ſe fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs ſerpenter en longs ſillons de feu ſur le fond obſcur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avoit raſſemblées ſous ce toit de feuillages, ſecouent les gouttes d'eau dont leur toiſon eſt humectée & ſe diſperſent de nouveau ſur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons & contemplons l'éclat que le retour du Soleil répand ſur la campagne.

Ils ſortirent alors de la grotte qui

leur avoit ſervi d'aſyle, ſe tenant tous deux par la main. Quelle magnificence! s'écria Daphné, en ſerrant la main du Berger; que la campagne eſt riante! Comme l'azur du Ciel paroît vif entre ces nuages qui s'écartent; comme ils fuient ces nuages; comme leurs ombres ſe diſperſent çà & là ſur la plaine éclairée par le Soleil! Regarde, Damon, regarde là-bas les cabanes & les troupeaux dans l'ombre; mais voilà déja l'ombre qui fuit & le Soleil qui la remplace. Vois-tu comme elle court à travers le vallon ſur la prairie émaillée?

Ah, Daphné! s'écria Damon, regarde là-bas l'arc d'Iris, comme il eſt brillant; vois comme il s'appuie ſur cette colline éclatante, d'où il s'étend juſques ſur la colline oppoſée. La Déeſſe favorable par les vives couleurs qu'elle imprime ſur la nue obſcure, annonce le calme à la contrée & ſemble ſourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit, en lui paſſant tendrement un de ſes bras autour du cou : vois comme les zéphyrs de retour badinent avec les fleurs ; vois comme les gouttes de pluie étincellent ſur ces fleurs ranimées. Regarde ces papillons bigarrés & ces vermiſſeaux ailés qui folâtrent dans l'air aux rayons du Soleil, & cet étang voiſin.... Oh comme ces buiſſons mouillés & ces ſaules tremblans brillent autour de ſes bords : vois-tu comme ſes eaux tranquilles répetent de nouveau l'image du Ciel ſerein & des arbuſtes d'alentour ?

DAMON.

Embraſſe-moi, Daphné, embraſſe-moi ; ô quel torrent de joie me pénétre ! Que tout ce qui nous environne eſt beau ! Quelle ſource intariſſable de raviſſement ! Depuis le Soleil vivifiant, juſqu'à la plus petite des plantes, tout eſt prodige ! Quel tranſport me ſaiſit & m'entraîne ! Lorſque du ſommet

d'une colline élevée, je promene mes regards ſur la vaſte plaine; lorſqu'étendu ſur le gazon, j'obſerve l'immenſe variété des fleurs, des plantes & de leurs petits habitans, ou que pendant les heures de la nuit je conſidere le Ciel ſemé d'étoiles; lorſque je réfléchis ſur la révolution des ſaiſons ou ſur la croiſſance des innombrables végétaux..... quand je contemple toutes ces merveilles, ma poitrine s'enfle, mes penſées ſe preſſent au dedans de moi, je ne puis les développer; alors je pleure, je tombe abattu & je balbutie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O Daphné, rien n'eſt comparable à ce raviſſement, ſi ce n'eſt le charme d'être aimé de toi.

DAPHNÉ.

Ah, Damon, mon ame n'eſt pas moins tranſportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis dans les plus doux embraſſemens, admirons en-

ſemble les rayons naiſſans de l'aurore, la ſplendeur du Soleil couchant & l'éclat paiſible de la Lune ; que nos poitrines palpitent ſerrées l'une contre l'autre, que nos paroles inarticulées ſe confondent & balbutient notre étonnement ! Quelles délices inexprimables, quand un pareil tranſport ſe mêle aux tranſports de l'amour le plus tendre !





IDYLLE IX.

DAMON ET PHILIS.

DAMON.

J'AI déja vu ſeize Printems ; mais ma chere Philis, je n'en ai point encore vu d'auſſi beau que celui-ci : ſais-tu pourquoi ?.... C'eſt que je garde mon troupeau près de toi.

PHILIS.

Et moi j'ai vu à préſent treize Printems. Ah, mon cher Damon, aucun, non aucun ne m'a encore paru auſſi beau que celui-ci ; ſais-tu pourquoi ? & ſans attendre ſa réponſe, elle le ſerra en ſoupirant contre ſa poitrine.

DAMON.

Vois-tu, Philis, comme les arbres de ce bocage touffu ſe ceintrent en

berceau près de cette écluſe ? entens-tu murmurer cette fontaine ? Allons nous y repoſer ſur l'herbe épaiſſe, &....

PHILIS.

Volontiers, mon cher Damon, car je ne ſuis gaie qu'auprès de toi ; vois-tu comme mon ſein palpite de joie ? car.... ſonges-y bien, il y a cinq heures toutes entieres que je ne t'ai vu.

DAMON.

Aſſis-toi, ma chere Philis, aſſis-toi ici ſur le trefle ; ô que ne puis-je voir ſans ceſſe ton ſourire & tes yeux !... Non, ne me regarde pas ainſi, dit-il, & il ferma doucement les yeux de la jeune Bergere : oui, en vérité, quand ton regard avec ce ſourire rencontre mes yeux, je ne ſais ce qui m'arrive ; je frémis, je ſoupire & je ne puis parler.

PHILIS.

Ote, Damon, ôte ta main de deſſus mes yeux ; quand ta main preſſe la

mienne, j'éprouve la même chose, je sens une agitation intérieure à laquelle je ne comprens rien, & le cœur me bat.

DAMON.

Vois-tu, Philis, vois-tu là-bas sur cet arbre ces deux colombes? Regarde.... regarde comme elles entrelacent amicalement leurs ailes. Ecoute comme elles gémissent tendrement. Ha! ha! les voilà qui se becquetent l'une à l'autre leurs cols nuancés, & leurs têtes mignonnes & leurs petits yeux. Viens, Philis, viens, entrelaçons nos bras comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton col & tes yeux, afin que je puisse aussi te becqueter.

PHILIS.

Mets tes levres contre les miennes, & puis nous nous becqueterons l'un l'autre.

DAMON.

Ah, Philis, ah que ce jeu est doux!

Grand-merci, grand-merci, charmantes colombes; que jamais l'autour ne vous ôte la vie.

PHILIS.

Grand-merci, charmantes colombes, grand-merci, volez ici ſur mes genoux, venez demeurer avec moi. Je vous ramaſſerai dans les champs & dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquetera, vous pourrez auſſi vous becqueter ſur mes genoux... Elles ne viennent point... Elles s'envolent....

DAMON.

Ecoute, Philis, il me vient une idée. Amyntas chantoit derniérement le charme des baiſers : ſi c'en étoit là?

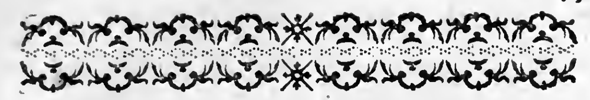
» Une boiſſon fraîche, diſoit-il, n'eſt
» pas la moitié auſſi agréable aux moiſ-
» ſonneurs fatigués que l'eſt un baiſer à
» des amans. Le bruit qui l'accompa-
» gne eſt mille fois plus doux que ne

» l'eſt, lorſque l'ardeur du midi nous
» brûle, le murmure d'un ruiſſeau qui
» coule à l'ombre d'un bois épais.

PHILIS.

Oui, certainement! je parierois que ce ſont là des baiſers. Viens, nous allons le demander à Chloé. Mais auparavant raccommode-moi ma guirlande, car tu as dérangé tous mes cheveux.





IDYLLE X.

LA CRUCHE CASSÉE.

UN Faune aux pieds de chevre reposoit, étendu sous un chêne, & plongé dans un sommeil profond. De jeunes Bergers l'apperçurent. Attachons-le fortement à cet arbre, direntils ; il faudra bien qu'il nous chante une chanson pour obtenir sa liberté. Ils le lierent au tronc du chêne & ils l'éveillerent en lui jettant des glands. Où suis-je ? dit le Faune en bâillant & en étendant ses bras & ses pieds de chevre. Où suis-je ? où est ma flûte ? où est ma cruche ? Ah, voici les morceaux de la plus belle des cruches ! Je suis tombé ici hier étant yvre & je l'ai cassée.... Mais qui est-ce qui m'a lié ? Il dit, & regardant autour de lui, il

entendit les éclats de rire des Bergers. Allons, déliez-moi, petits garçons, leur cria-t-il. Nous ne te délierons point, dirent-ils, que tu ne nous aies chanté une chanſon. Que voulez-vous, Bergers, que je vous chante? dit le Faune. Je vais vous chanter ma cruche caſſée ; aſſeyez-vous ſur l'herbe autour de moi. Les Bergers ſe placerent autour de lui ſur le gazon, & il commença ainſi :

Elle eſt caſſée! elle eſt caſſée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

Qu'elle étoit belle, ma cruche! c'étoit le plus bel ornement de ma grotte. Quand un Dieu des bois paſſoit, je lui criois : viens boire & voir la plus belle des cruches. Jupiter même dans ſes fêtes les plus joyeuſes n'avoit pas une plus belle cruche.

Elle eſt caſſée ! elle eſt caſſée, la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Quand mes amis s'aſſembloient chez moi, nous nous aſſeoyions autour de la cruche, nous buvions ; & celui qui buvoit, chantoit l'aventure gravée ſur le côté de la cruche que touchoient ſes levres. Hélas, mes amis, nous ne boirons plus de cette belle cruche, nous ne chanterons plus l'aventure gravée ſur le côté que toucheront nos levres!

Elle eſt caſſée! elle eſt caſſée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

Sur cette cruche on avoit gravé l'infortune du Dieu Pan, lorſque ſaiſi d'effroi il vit la plus belle des Nymphes ſe métamorphoſer dans ſes bras même en une touffe de roſeaux bruyans. Il coupa dans ces roſeaux pluſieurs tuyaux de longueur inégale, & les réuniſſant avec de la cire, il en compoſa une flûte, & joua auſſi-tôt ſur le rivage un air lugubre. Echo entendit cette muſi-

que nouvelle, & la répéta aux bocages & aux collines étonnées.

Mais elle eſt caſſée ! elle eſt caſſée la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

On voyoit enſuite Jupiter en forme de taureau blanc, tranſporter ſur ſon dos la Nymphe Europe à travers les flots. Sa langue flatteuſe careſſoit les genoux d'albâtre de la belle déſolée, qui pendant ce tems ſe lamentoit & joignoit les deux mains au-deſſus de ſa tête ; cependant les zéphyrs folâtres ſe jouoient avec les boucles de ſa chevelure ondoyante, & les amours portés ſur des dauphins complaiſans précédoient ſa marche en riant.

Mais elle eſt caſſée ! elle eſt caſſée la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

On y voyoit auſſi gravé le beau Bacchus aſſis ſous un berceau de pampres ; une Nymphe étoit couchée à

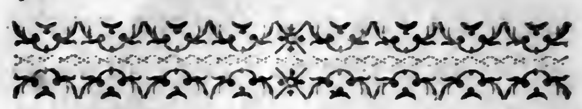
ſon

ſon côté : elle avoit ſon bras gauche paſſé ſous la tête du Dieu, & de ſa main droite élevée, elle lui enlevoit la coupe, que redemandoient ſes levres riantes. Elle le regardoit d'un air languiſſant qui ſembloit ſolliciter des baiſers. Aux pieds de Bacchus jouoient ſes tigres tachetés, qui d'un air careſſant mangeoient des raiſins dans les mains délicates des Amours.

Mais elle eſt caſſée! elle eſt caſſée la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi. Echo répéte-le aux forêts, redis-le aux Faunes dans leurs grottes; elle eſt caſſée! en voici les morceaux autour de moi.

Ainſi chanta le Faune; alors les jeunes Bergers le délierent, & regarderent avec admiration les morceaux de la cruche épars ſur le gazon.





IDYLLE XI.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

LE Soleil étoit près de ſe coucher lorſque Chloé ſe rendit avec ſon cher Daphnis ſur le rivage ſolitaire du ruiſſeau qui coule en murmurant à travers le bocage de ſaules. Ils entrerent dans le bocage en ſe tenant par la main. Déja cependant Alexis étoit aſſis ſur le bord du ruiſſeau. Il étoit beau & jeune, mais l'amour ne s'étoit encore jamais éveillé dans ſon cœur. Je te ſalue, jeune homme ſans amour, lui dit Daphnis ; il ſe pourroit bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur ſenſible, puiſque tu viens chercher ainſi les ombrages ſolitaires ; car les Amans cherchent volontiers l'ombre & la ſolitude. Je viens

ici avec ma Chloé, nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre amour. Il dit & pressa la main de la Bergere contre son cœur : Veux-tu nous entendre, Alexis?

ALEXIS.

Non, aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici pour admirer cet éclat dont le Soleil couchant dore nos montagnes ; mais j'écouterai volontiers vos chants, car rien n'est plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

DAPHNIS.

Viens, Chloé, asseyons-nous sur l'herbe à côté de lui ; chantons : ma flûte accompagnera ton chant ; & toi, Alexis, tu es un habile joueur de flûte, accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai, dit Alexis : alors ils s'assirent sur le gazon au bord du ruisseau, & Daphnis commença ainsi.

DAPHNIS.

Vallon paiſible, & vous collines verdoyantes; non, il n'eſt point de Berger auſſi fortuné que moi, puiſque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin, lorſque le Soleil ſe détache lentement du ſommet des montagnes. Dans cet inſtant chaque fleur ſe réjouit, les oiſeaux chantent au devant de l'aſtre du jour; pleins d'allégreſſe, ils ſautent çà & là ſur les foibles rameaux & font tomber la roſée qui mouille les feuilles.

CHLOÉ.

L'hirondelle eſt tranſportée de joie, lorſque réveillée du ſommeil qui pendant l'hiver la retenoit enſevelie dans un étang, elle ouvre les yeux aux charmes du Printems. Elle voltige ſur les ſaules, elle chante aux collines & au vallon le plaiſir qu'elle reſſent; elle s'écrie: ô mes compagnes! réveillez-vous, voici le Printems. Cependant

je ſuis mille fois plus tranſportée encore, car Daphnis m'aime; je m'écrie, ô mes compagnes ! il eſt mille fois moins doux de voir renaître le Printems, que d'être aimée d'un jeune homme vertueux.

DAPHNIS.

J'aime à voir ſur le penchant d'une colline lointaine, les troupeaux errer parmi les ſombres bocages. Cependant, ô ma Chloé ! j'ai plus de plaiſir encore à voir une guirlande de fleurs nouvelles ſerpenter parmi tes cheveux bruns. J'aime à voir éclater l'azur d'un Ciel pur & ſerein; mais l'éclat de tes yeux bleus eſt bien plus agréable lorſqu'ils m'invitent d'un air riant. Oui, ma chere Chloé, je t'aime plus que les poiſſons légers n'aiment les viviers limpides, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

CHLOÉ.

Derniérement je me regardois dans

l'onde tranquille. Je ſoupirois : ah ! diſois-je, ſi je pouvois plaire à Daphnis, au meilleur des Bergers ? Pendant ce tems-là, tu étois derriere moi, ſans que je t'apperçuſſe ; tu jettois des fleurs par deſſus ma tête, & mon image diſparoiſſoit parmi les cercles qu'elles formoient. Effrayée je regardai autour de moi, je ſoupirai, & tu me preſſas contre ta poitrine. Hélas, t'écrias-tu, les Dieux me ſont témoins que je t'aime. Ah ! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que les fleurs n'aiment la roſée du matin.

DAPHNIS.

O Chloé ! lorſque les yeux mouillés de larmes & me ſerrant dans tes bras, tu me dis : Daphnis, je t'aime. Alors à travers l'ombre des arbres j'éleve mes regards vers le Ciel éclatant. O Dieux ! m'écriai-je en ſoupirant, comment puis-je aſſez vous remercier de mon bonheur, de ce que vous m'avez donné

Chloé ? Puis retombant ſur ſon ſein ; je pleure & ſes baiſers eſſuient mes larmes.

CHLOÉ.

Et mes baiſers eſſuient tes larmes; mais auſſi-tôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux & ſe mêlent aux tiennes. Je ſoupire alors, « ah Daphnis ! tu ſoupires à ton tour », ah Chloé ! & l'écho ſoupire après nous. L'herbe tendre du Printems récrée les troupeaux ; les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi : pour moi, Daphnis, rien ne me récrée autant que d'entendre ta bouche gracieuſe me dire que tu m'aimes.

Ainſi chanterent Daphnis & Chloé. Heureux enfans ! dit Alexis, & il ſoupira. Heureux enfans ! ah ! maintenant je ſens que l'amour eſt un bonheur ; vos chants, vos regards & vos tranſports me l'ont appris.



IDYLLE XII.

LYCAS,

OU L'INVENTION DES JARDINS.

L'HIVER orageux nous tient renfermés dans nos appartemens, & les tourbillons impétueux agitent les flocons qui tombent en pluie argentée. L'imagination va m'ouvrir le trésor des images qu'elle a recueillies dans la saison des fleurs, ou pendant les ardeurs brûlantes de l'Eté, ou en contemplant la riche variété de l'Automne. Dans leur nombre je choisirai les plus belles, je les arrangerai, j'en ornerai pour toi mes chants, aimable Daphné. C'est ainsi qu'un Berger compose une guirlande pour sa Bergere, & ne choisit que les fleurs les plus belles. Oh puissai-

je réuſſir à te plaire ! lorſque ma muſe va chanter, comment dans la jeuneſſe du monde, un Berger inventa l'art des jardins.

C'eſt ici le lieu, diſoit le beau Berger Lycas, c'eſt ſous cet ormeau qu'hier au coucher du Soleil, la belle Chloé m'a donné le premier baiſer. Tu étois ici, tu ſoupirois, tandis que mes bras tremblans s'entrelaçoient autour de toi ; tandis que mes paroles mal aſſurées, mon cœur palpitant & mes yeux en pleurs t'apprenoient mon amour. O Chloé ! ce fut alors que ta houlette s'échappa de ta main tremblante, ce fut alors que tu te laiſſas tomber ſur mon ſein agité. Lycas, dis-tu d'une voix entrecoupée, ô Lycas ! je t'aime ! Bois paiſibles, fontaines ſolitaires, ſoyez-en témoins ; mille fois vous avez entendu les plaintes de mon amour, & vous, fleurs, vous vous êtes abreuvées de mes larmes comme de la roſée.

O Chloé ! quelle joie me ravit ! Oui, l'amour eſt un bonheur inexprimable ! Que ce lieu ſoit à jamais conſacré à l'amour ! Je veux planter des roſiers autour de cet ormeau. Le long de ſa tige s'élévera en ſerpentant la ſouple ſcammonée parée de ſes fleurs d'un blanc tacheté de pourpre. Je veux raſſembler ici tout le Printems. Je planterai la belle pivoine à côté des lys. J'irai dérober aux prairies & aux collines leurs plantes chargées de fleurs, la violette & l'œillet, la campanelle azurée & la brune ſcabieuſe. Je prendrai tout ; j'en formerai comme un boſquet où l'on reſpirera les plus doux parfums ; je conduirai enſuite la ſource voiſine autour de cette forêt de fleurs qui deviendra une petite Iſle, & je l'environnerai d'une haie d'épines pour empêcher les chevres & les brebis de la détruire. Accourez alors ! accourez, plaintives tourterelles, vous qui vivez

d'amour, venez gémir ſur la cime de l'ormeau : venez petits oiſeaux ! pourſuivez vos compagnes à travers les buiſſons de roſes, chantez votre bonheur ſur leurs rameaux balancés ; & vous papillons bigarrés de couleurs ſans nombre, joignez-vous dans les boſquets de fleurs & uniſſez-vous ſur les lys agités par vos tranſports.

Alors le Berger qui paſſera dans le voiſinage, s'écriera, lorſque les zéphyrs porteront au loin juſqu'à lui ces doux parfums : à quelle divinité ce lieu eſt-il conſacré ? Appartient-il à Vénus ? Ou bien Diane l'a-t-elle ainſi embelli pour s'y livrer au ſommeil après les fatigues de la chaſſe ?





IDYLLE XIII.

PALEMON.

QUE l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers & ces rosiers sauvages qui s'étendent devant ma fenêtre! Que l'hirondelle chante gaiement sur la poutre qui soutient le toit de ma cabane! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille : la rosée a ranimé les plantes, elles semblent rajeunies; je crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma chaumiere. Là je me placerai vis-à-vis du Soleil levant, & je parcourrai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'environne est beau! Tout ce que j'entens est la voix

du bonheur & de la reconnoiſſance. Les oiſeaux dans les airs, le Berger dans la plaine chantent la joie qui les anime; les troupeaux ſur les collines verdoyantes & dans les vallons entrecoupés de ruiſſeaux, expriment le plaiſir par leurs mugiſſemens. Combien de tems, ô Dieux, combien de tems ſerai-je encore témoin de votre bonté? J'ai vu quatre-vingt-dix fois la révolution des ſaiſons, & quand mes penſées ſe tournent en arriere pour contempler depuis ce moment juſqu'à l'heure de ma naiſſance, cette vaſte, mais douce perſpective, dont le premier terme échappe à ma vue & ſemble ſe perdre dans le vague d'un air pur & ſerein, Ah qu'alors tout mon cœur eſt ému! Ce tranſport que ma langue ne peut balbutier; ces larmes de joie que je répands, ah Dieux! ne ſont-ce pas là de trop foibles actions de graces pour vos bienfaits? Ah coulez mes larmes,

coulez le long de mes joues! Quand je regarde en arriere, il me ſemble que toute ma vie n'a été qu'un long Printems, & que les momens ténébreux, ſemés dans ſon cours, ont été de ces orages paſſagers qui rafraîchiſſent les campagnes & raniment les plantes. Jamais une contagion funeſte n'a diminué notre troupeau; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres; jamais l'infortune ne s'eſt repoſée longtems ſur cette cabane.

Avec quels tranſports j'enviſageois l'avenir, lorſque mes enfans ſourioient en folâtrant dans mes bras, ou lorſque ma main guidoit leurs pas chancelans! En voyant germer ces tendres rejettons, je portois ma vue dans l'avenir, je verſois des larmes de joie; je veux, diſois-je, les garantir de tous les accidens; je veillerai ſur leur croiſſance, les Dieux béniront mes efforts; ils s'éleveront, ils porteront des fruits;

ils deviendront arbres, & la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma foible vieilleſſe. En parlant ainſi, je les preſſois contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître ſous la bénédiction des Dieux, ma vieilleſſe griſonnante trouve ſous leur ombre un heureux abri. C'eſt ainſi que j'ai vu croître ces pommiers, ces poiriers & ces grands noyers que j'ai plantés dans ma jeuneſſe autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques, & couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines, ce fut, ô ma chere Mirta ! ce fut lorſque penchée ſur mon ſein palpitant, tu expiras dans mes embraſſemens. Douze fois déja le Printems a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour, l'heureux jour approche, où mes os seront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

Je vois avec plaiſir ma barbe griſe flotter en ondes blanchâtres ſur ma poitrine & rendre témoignage de la conſtante bonté des Dieux. Doux zéphyrs qui voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés que ma barbe forme ſous mon menton : ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, & les boucles brunes qui flottent ſur le col de la jeune fille dans la fleur de ſa beauté.

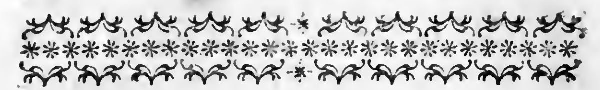
Que ce jour ſoit pour ma vieilleſſe un jour de réjouiſſance ! Je raſſemblerai autour de moi tous mes enfans, & juſqu'à mon petit fils qui commence à bégayer. J'offrirai aux Dieux un ſacrifice : l'autel ſera placé ici à l'entrée de ma cabane, j'entourerai ma tête chauve d'une guirlande, ma foible main prendra la lyre, & tous enſemble nous chanterons autour de l'autel un cantique de louange. Je couvrirai enſuite

ma

ma table de fleurs, & au milieu de la joie de nos entretiens, nous mangerons la victime. Ayant ainsi parlé, Palemon se leva en tremblant & s'appuyant sur son bâton, il appella ses enfans, & célébra gaiement avec eux une fête en l'honneur des Dieux.

Le soir vint, & Palemon rempli d'un saint pressentiment leur dit : O mes enfans ! sortons, allons visiter la tombe de Myrta ; nous y répandrons du vin & du miel, & nous terminerons la fête par des hymnes. Ils sortirent & allerent sur la tombe. Embrassez-moi, mes enfans, dit le vieillard, dans un saint ravissement. Alors, au milieu de leurs embrassemens, il fut changé en un cyprès dont l'ombre couvre encore le tombeau.

La Lune paisible témoin de cette aventure, s'arrêta dans sa course. Quiconque se repose à l'ombre de cet arbre, se sent le cœur agité d'un saint transport, & de pieuses larmes coulent de ses yeux.



IDYLLE XIV.

MIRTILE ET THYRSIS.

MIRTILE s'étoit rendu pendant une nuit fraîche ſur un côteau qui dominoit au loin ſur la plaine. Quelques branches ſeches formoient un feu clair, auprès duquel le Berger ſeul, étendu ſur le gazon, parcouroit de ſes regards errans le Ciel ſemé d'étoiles & la campagne éclairée par la Lune. Tout à coup inquiet d'un bruit léger qu'il entendoit dans l'obſcurité, il regarda derriere lui; c'étoit Thyrſis. Sois le bien-venu, lui dit Mirtile, aſſis-toi près du feu : par quel hazard viens-tu ici, tandis que tout dort dans le canton?

THYRSIS.

Te voilà, Mirtile, bon ſoir. Si j'avois cru te trouver, je n'aurois pas

tant héſité à ſuivre la lueur de cette flamme, qui brille avec tant d'éclat au milieu de l'obſcurité répandue ſur la vallée. Ecoute, Mirtile, à préſent que la ſombre clarté de la Lune & la ſolitude de la nuit nous invitent à des chants graves, écoute ce que j'ai à te propoſer. Je te donnerai une belle lampe d'argile, travaillée artiſtement par mon pere. C'eſt un ſerpent avec des ailes & des pieds; il ouvre une large gueule, dans laquelle brûle une petite meche. L'animal replie ſa queue en enhaut, pour former une anſe commode. Je t'en ferai préſent, ſi tu veux me chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé.

MIRTILE.

Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé, puiſque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches ſeches, prens garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

La Lune éclairoit paisiblement l'horizon. Chloé solitaire sur le rivage, attendoit impatiemment un bateau dans lequel Daphnis devoit traverser le fleuve. Qu'il tarde long-tems, mon amant! disoit-elle, & le rossignol se taisoit pour écouter les accens de sa passion. Qu'il tarde long-tems! Mais... écoutons... j'entends un bruit comme quand les flots frémissent contre un bateau. Viens-tu! Oui... Non ce ne l'est pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper? ne vous jouez pas de la tendre impatience d'une Bergere passionnée. Où es-tu à présent, cher amant? L'amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds? Traverses-tu à présent le bois pour gagner le rivage? Ah! puissent tes pieds empressés ne rencontrer aucune

épine! qu'aucun ſerpent ne bleſſe tes talons! Chaſte Déeſſe, dont les fleches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but; Lune, ou Diane, répans ſur ſon paſſage ta douce clarté; oh quand il ſortira du bateau! avec quelle ardeur je le preſſerai dans mes bras! Mais pour cette fois, certainement ô flots, certainement pour cette fois vous ne me trompez pas! Frémiſſez légérement autour de ſon bateau, portez-le ſoigneuſement ſur votre dos. Et vous Nymphes, ſi jamais vous avez aimé, ſi jamais vous avez ſu ce que c'eſt que d'attendre ce qu'on aime..... Ah je le vois!... cher Daphnis.... tu ne me réponds point! Dieux!... à ces mots Chloé tomba évanouie ſur la rive.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & ſur le rivage.

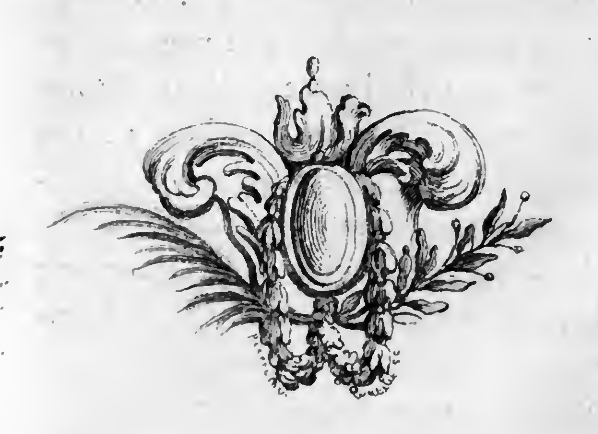
Un bateau renversé flottoit sur les ondes. La Lune éclairoit cette aventure déplorable. Chloé évanouie étoit étendue sur la rive , un silence effrayant régnoit autour d'elle. Elle se réveilla enfin ; réveil affreux ! La Lune se cacha derriere les nuages. Chloé étoit assise au bord du fleuve, tremblante & muette ; ses soupirs & ses sanglots soulevoient sa poitrine ; elle jetta un cri perçant , l'écho porta dans toute la contrée les accens de sa douleur. Un gémissement inquiet résonnoit dans les bois & parmi les buissons. Elle tordoit les bras , elle se frappoit la poitrine , elle s'arrachoit les cheveux. Ah Daphnis , Daphnis ! Flots perfides , Nymphes barbares ! Ah malheureuse que je suis ! s'écria - t - elle ; quoi j'hésite ! je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi les délices de ma vie ! & à l'instant elle se précipita du rivage dans le fleuve.

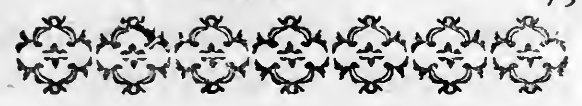
Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

Mais les Nymphes avoient ordonné aux ondes de la porter soigneusement sur leur dos. Nymphes cruelles! s'écria-t-elle, ah, ne différez pas ma mort! Flots, hâtez-vous de m'engloutir! Mais les flots ne l'engloutirent point; ils la porterent doucement sur leur dos jusqu'aux bords d'une petite Isle. Daphnis avoit gagné cette Isle à la nage. Avec quelle tendresse! avec quels transports elle se précipita dans les bras de son amant! Inutilement voudrois-je exprimer par mes chants ce qu'elle ressentit alors. Telle & moins tendre encore est la joie du rossignol, lorsqu'il s'est envolé de sa prison; sa compagne avoit passé les nuits entieres à gémir tristement sur la cime des arbres: maintenant il vole à sa compagne encore trem-

blante. Ils ſoupirent, ils ſe becquetent, ils entrelacent leurs ailes ; ils expriment leurs tranſports par des chants d'allégreſſe & interrompent le ſilence de la nuit.

Antres des rochers, ceſſez de répéter des ſons plaintifs ; faites retentir la joie dans les bois & ſur le rivage. Et toi, Thyrſis, donne-moi la lampe, car je t'ai chanté l'aventure de Daphnis & de Chloé.





IDYLLE XV.

CHLOÉ.

NYMPHES favorables, qui habitez cette grotte paisible ! vous dont les mains ont planté ces buissons touffus qui en cachent l'entrée, pour vous procurer un ombrage frais & un repos tranquille : vous qui de vos urnes versez les eaux de cette claire fontaine, lorsque vous n'êtes point occupées à danser dans les épaisses forêts avec les Dieux des bois ! Si dans ce moment vous sommeillez ou sur les côteaux voisins ou sur vos urnes, que ma voix ne trouble point votre repos. Mais si vous veillez, ô Nymphes favorables, prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime.... hélas... j'aime Lycas aux cheveux blonds ! N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune

Berger lorſqu'il conduit dans ces lieux ſes vaches tachetées & ſes veaux bondiſſans, & lorſque marchant à leur ſuite, il appelle les échos par les doux ſons de ſa flûte? N'avez-vous point entendu ſa voix lorſqu'il chante ou les charmes du Printems, ou la joie qui accompagne la moiſſon, ou les couleurs variées de l'Automne, ou le ſoin des troupeaux? Hélas! j'aime le plus beau des Bergers, & le plus beau des Bergers ne ſait pas que je l'aime. Que tu as duré long-tems, triſte & rigoureux Hyver, qui nous as chaſſés des pâturages! O quel long intervalle s'eſt écoulé depuis que j'ai vu Lycas pour la derniere fois dans l'Automne! Hélas! il dormoit couché dans le bocage. Qu'il étoit beau! Comme les zéphyrs ſe jouoient dans les boucles de ſa chevelure! la clarté du Soleil répandoit ſur lui les ombres flottantes des feuilles. Ah! je le vois encore, je vois les om-

bres des feuilles voltiger çà & là ſur ſon beau viſage ; je le vois ſourire comme dans le ſonge le plus agréable. Je m'empreſſai de ramaſſer des fleurs, j'en formai doucement une guirlande autour de ſa belle chevelure & une autre autour de ſa flûte ; puis je me retirai à l'écart. Je veux, diſois-je, attendre ici le moment de ſon réveil. Comme il va rire ! comme il va être étonné de voir ſa tête & ſa flûte entourées de guirlandes ! Je vais attendre qu'il s'éveille, il faudra bien qu'il me voie ſi je reſte ici ; & s'il ne me voyoit pas ? . . . Oh ! je me mettrois à rire tout haut. Je parlois ainſi & je me tenois dans le boſquet voiſin, lorſque mes compagnes m'appellerent. O que je fus piquée ! Il fallut m'en aller, & je ne pus être témoin de ſon ſourire & de ſa joie, lorſqu'il vit ſa chevelure & ſa flûte entourées de fleurs. Quel plaiſir à préſent ! Voilà le Printems de retour ; je reverrai Lycas dans les prés.

O Nymphes ! je vais ſuſpendre ici des guirlandes aux rameaux de ces arbuſtes qui ombragent votre grotte. Ce ſont les premieres fleurs du Printems, la violette hâtive, le muguet, la jaune primevere, la marguerite rougeâtre & les premieres fleurs des arbres. Soyez favorables à mon amour ; & ſi Lycas vient dormir ſur le bord de cette fontaine, dites-lui en ſonge que c'eſt Chloé qui a entouré de fleurs ſa chevelure & ſa flûte : dites-lui que c'eſt Chloé qui l'aime. Ainſi parla Chloé. En même tems elle ſuſpendit autour des arbuſtes encore privés de feuilles, une guirlande des premieres fleurs. Alors il ſortit de la grotte un doux frémiſſement, ſemblable au murmure de l'écho lorſqu'il répete les ſons d'une flûte éloignée.





IDYLLE XVI.

MENALQUE

ET LE CHASSEUR ESCHINE.

LE jeune Berger Menalque conduisoit ſon troupeau ſur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois ſauvage une de ſes brebis, il trouva dans ce bois un homme que l'excès de la fatigue avoit contraint de ſe coucher ſous un buiſſon. Ah jeune Berger ! s'écria cet homme, je vins hier ſur cette montagne ſauvage pour y chaſſer les chevreuils & les ſangliers. Je me ſuis égaré, & juſqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane, je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma ſoif, ni aucune nourriture pour appaiſer ma faim. Auſſi-tôt le jeune Menalque tira de ſa

poche du pain & du fromage frais qu'il lui donna : puis il prit le flacon qui étoit à ſon côté : rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais ; ſuis-moi enſuite, afin que je te conduiſe hors de la montagne. L'homme ſe rafraîchit & le Berger le conduiſit hors de la montagne.

Alors le chaſſeur Eſchine lui dit : beau Berger, tu m'as ſauvé la vie ; comment puis-je te récompenſer? Viens avec moi dans la ville ; là on n'habite point ſous des toits de chaume. Des palais de marbre entourés de colonnes ſuperbes s'élevent juſqu'aux nues. Tu demeureras avec moi ; tu boiras dans des coupes d'or & tu mangeras des mets ſomptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit : qu'irai-je faire dans la ville? je ſuis en ſûreté dans ma petite cabane, elle me met à l'abri de la pluie & des vents impétueux. Si elle n'eſt point entourée de colonnes, elle

eſt environnée d'arbres fruitiers & de pampres verds. Je vais puiſer de l'eau claire à la fontaine voiſine dans une cruche de terre ; j'ai auſſi du vin doux, je mange ce que mes arbres & mon troupeau me donnent, & ſi je n'ai point de vaſe d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes.

ESCHINE.

Viens avec moi, Berger ; on a auſſi à la ville des arbres & des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, & raſſemblé celles-ci dans des parterres ſymmétriques. On y voit auſſi des fontaines que des hommes & des Nymphes de marbre verſent dans des baſſins magnifiques.

MENALQUE.

Nos bois ombragés par la ſimple nature ſont encore plus beaux avec leurs routes tortueuſes ; nos prairies parées de mille fleurs ſemées au hazard, ſont encore plus agréables. J'ai auſſi planté

des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lys & des roſes. O que nos fontaines ſont belles! lorſqu'elles ſortent en bouillonnant du creux des rochers, ou lorſqu'elles tombent du haut des collines à travers les buiſſons, pour ſerpenter enſuite dans les prés fleuris. Non je ne vais point à la ville.

ESCHINE.

Là tu verras de jeunes filles vétues de ſoie, & dont le teint n'eſt point terni par les ardeurs du Soleil; elles ſont blanches comme du lait, parées d'or & de perles précieuſes. Là des Muſiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

MENALQUE.

Ma brune Bergere eſt belle auſſi. Je voudrois que tu la viſſes quand elle ſe pare avec des roſes fraîches ou avec une guirlande de différentes couleurs. O que nous avons de plaiſir, quand nous ſommes aſſis à l'ombre d'un bois

ſur

ſur le bord d'un ruiſſeau qui murmure! Elle chante alors; ah qu'elle chante agréablement! J'accompagne ſa voix avec ma flûte; nos chants retentiſſent au loin, & l'écho les répete après nous. Quelquefois auſſi nous prêtons l'oreille au doux ramage des oiſeaux qui chantent ſur la cime des arbres ou ſur les branches des buiſſons. Vos Muſiciens chantent-ils mieux que le roſſignol, ou que la gentille fauvette? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

ESCHINE.

Que te donnerai-je donc, Berger? Prens cette poignée d'or & ce fourniment du même métal.

MENALQUE.

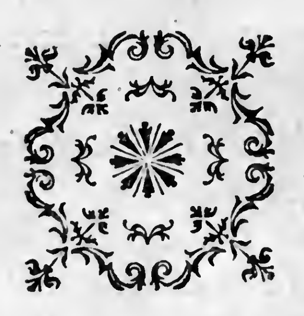
Qu'ai-je beſoin d'or? j'ai tout en abondance: avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, ou bien le lait de mes troupeaux?

ESCHINE.

Que te donnerai-je donc, heureux Berger? Comment pourrai-je reconnoître ton bienfait?

MENALQUE.

Donne-moi ce flâcon que je vois pendu à ton côté: il me ſemble qu'on a gravé deſſus le jeune Bacchus avec les Amours qui cueillent du raiſin dans des corbeilles. Alors le chaſſeur avec un ſourire de bonté lui donna le flacon, & le jeune Berger ſauta de joie comme un agneau qui bondit.



IDYLLE XVII.

PHILIS ET CHLOÉ.

PHILIS.

CHLOÉ, je te vois toujours porter ce panier à ton bras!

CHLOÉ.

Oui, Philis, oui je porte toujours à mon bras ce panier : je ne le donnerois pas pour tout un troupeau; non je ne le donnerois pas. (*Et en parlant ainsi, elle le pressoit en souriant contre son côté.*)

PHILIS.

Et pourquoi donc, Chloé, pourquoi mets-tu ce panier à si haut prix? Veux-tu que je devine?.... Oh comme tu es rouge! devinerai-je?

CHLOÉ.

Comment?.... rouge?

PHILIS.

Oui vraiment : te voilà comme si la lueur du Soleil couchant donnoit sur ton visage.

CHLOÉ.

Eh bien, Philis, je te dirai la vérité. Le jeune Amyntas, le plus beau des Bergers, m'en a fait présent ; il l'a lui-même façonné. Vois avec quelle netteté, avec quelle grace ces feuilles vertes & ces fleurs rouges s'entrelacent sur ce fond blanc ! Aussi mon panier m'est-il bien précieux : par-tout où je vais, je l'ai à mon bras. Les fleurs me paroissent plus belles, elles exhalent une odeur plus suave, quand je les porte dans mon panier : les fruits remplissent ma bouche d'une saveur plus douce quand je les ai pris dans mon panier. Philis.... Mais quoi.... dirai-je tout ? j'ai.... j'ai déja baisé mon panier bien des fois... certainement Amyntas est le plus aimable & le plus beau des Bergers.

PHILIS.

Je l'ai vu y travailler. Si tu ſavois les diſcours qu'il adreſſoit alors à ce panier! Mais Alexis mon Berger n'eſt pas moins beau: je voudrois que tu l'entendiſſes chanter. Je veux te répéter le couplet qu'il m'apprit hier.

CHLOÉ.

Mais, Philis, qu'eſt-ce donc qu'a dit Amyntas au panier?

PHILIS.

Tout à l'heure: mais il faut auparavant que je te chante ce couplet.

CHLOÉ.

Ha!.... eſt-il long?

PHILIS.

Ecoute, le voici:

» Je ſuis gai quand les rayons du » couchant colorent mon viſage ſur le » penchant de cette colline. Je ſuis plus » gai encore quand je te vois ſourire. » Le Moiſſonneur, lorſqu'il apporte la » derniere gerbe dans ſa grange déja

» pleine, ne revient pas au village avec
» autant de joie, que j'en ressens, lorsqu'après
» avoir reçu un baiser de toi,
» je retourne dans ma cabane. » Ainsi
chantoit Alexis.

CHLOÉ.

Voilà une belle chanson ! mais, Philis, qu'est-ce qu'Amyntas disoit au panier ?

PHILIS.

J'en ris encore. Il étoit assis dans l'oseraye au bord de l'étang, & tandis que ses doigts arrangeoient artistement les brins verds avec les bruns & les blancs ; en même tems....

CHLOÉ.

Eh bien ! pourquoi interrompre ton récit ?

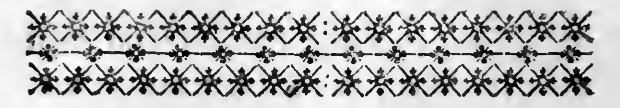
En même tems, *continua Philis en riant toujours*, il parloit & disoit au panier : je veux te donner à Chloé, à la belle Chloé, dont le sourire a tant de charmes. Conduisant hier son troupeau devant moi ; bon jour, Amyntas,

me dit-elle, & elle ſourioit d'un air ſi doux! ſi doux, que le cœur me battoit. Et vous branchages de toutes couleurs, laiſſez-vous courber ſans réſiſtance & ne vous rompez pas lorſque je vous entrelace ; car vous ſerez placés au côté de la plus charmante des Bergeres, de Chloé. Oui, ſi Chloé fait quelque cas de ce panier. Oh ſi elle en faiſoit cas! ſi elle le portoit ſouvent à ſon côté!.... C'eſt ainſi qu'il parloit, & le panier ſe trouvant fini il ſe leva tout à coup & ſauta de joie d'avoir ſi bien réuſſi.

CHLOÉ.

Ah! je pars : c'eſt derriere cette colline, qu'il a conduit ſon troupeau. Je paſſerai auprès de lui ; je lui dirai : vois, Amyntas, vois, j'ai à mon bras ton panier.





IDYLLE XVIII.

TITIRE ET MENALQUE.

LE vieillard Menalque couché ſur le penchant d'une colline recevoit l'impreſſion benigne des rayons du Soleil. Plongé dans une agréable rêverie, il parcouroit des yeux la contrée embellie par l'Automne ; cependant Titire le plus jeune de ſes fils, étoit depuis long-tems à ſes côtés ſans qu'il le remarquât. Dans ſa douce extaſe, le vieillard ſoupiroit, & ſon fils le contempla long-tems avec une joie paiſible. O mon pere, lui dit-il enfin avec tendreſſe, que ton raviſſement doit être délicieux ! je vois depuis long-tems tes regards ſe promener au loin ſur la contrée embellie par l'Automne, & je t'entens ſoupirer. O mon pere, j'ai une

demande à te faire, daigne me l'accorder.

Menalque. Dis-moi ce que tu demandes, mon cher fils, & aſſis-toi à mon côté, afin que je te baiſe le front; & Titire s'aſſit à ſon côté, & le vieillard baiſa tendrement le front de ſon fils. Mon pere, continua le jeune homme; mon frere aîné m'a raconté, (car ſouvent lorſque nous ſommes aſſis à l'ombre auprès de nos troupeaux nous parlons de toi, & alors des larmes, des larmes de joie coulent de nos yeux). Mon frere aîné m'a raconté, qu'autrefois tout le canton t'avoit appellé d'une voix commune le premier des chanteurs, & que tu avois gagné plus d'une chevre aux combats du chant. O ſi maintenant que le ſpectacle de la contrée, embellie par l'Automne, te remplit de tranſports, ſi tu voulois eſſayer de me chanter une chanſon! Accorde-moi cette grace, ô mon pere, accorde-la moi.

Menalque reprit avec un doux sourire : je vais essayer, & si les Muses qui m'ont si souvent aidé à remporter le prix, m'aiment encore, je te chanterai une chanson.

Alors ses regards parcoururent encore une fois la campagne & il commença.

» Daignez m'exaucer encore, ô Mu-
» ses, prêtez encore l'oreille à ma voix
» cassée. Au printems de mes jours, sur
» les bords des ruisseaux murmurans,
» & à l'ombre des bois silencieux, vous
» ne fûtes jamais inexorables pour moi :
» dans ma vieillesse grisonnante favori-
» sez encore le succès de mes chants.

» Campagnes où regne l'Automne,
» quels doux transports vous versez
» dans mon ame ! de quel éclat se pare
» l'année mourante ! Les roseaux & les
» saules forment une bordure jaune au-
» tour des étangs, les têtes jaunes des
» pommiers & des poiriers sont éparses
» sur les côteaux bigarés & sur les prai-

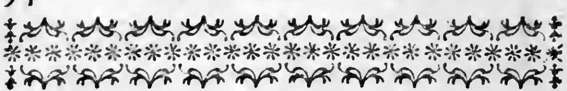
» ries dont la verdure eſt entrecoupée
» par le rouge enflammé des cerifiers.
» Dans l'Automne les bocages offrent
» des couleurs auſſi variées que les prai-
» ries dans le Printems lorſqu'elles ſont
» couvertes de fleurs. Une teinte rou-
» geâtre s'étend du haut du côteau dans
» le vallon, interrompue par des ſapins
» & des pins toujours verds. Déja les
» feuilles répandues ſur la terre gémiſ-
» ſent ſous les pieds du voyageur. Les
» troupeaux errent gravement ſur le
» gazon dépouillé de fleurs. La ſeule
» colchique rougeâtre paroît encore, &
» annonce les frimats. Vous allez vous
» repoſer pendant l'Hiver, arbres bien-
» faiſans qui nous donniez libéralement
» vos fruits mûrs & qui prêtiez la fraî-
» cheur de votre ombre aux Bergers &
» aux troupeaux. Ah! qu'aucun de nous
» ne ſe rende au repos du tombeau, ſans
» avoir auſſi porté des fruits doux &
» répandu ſur les malheureux une om-

» bre protectrice. O mon fils, la béné-
» diction repose sur la cabane du juste,
» & autour de sa grange. O mon fils!
» celui dont le cœur est droit & qui
» met sa confiance dans les Dieux, n'a
» point à craindre de porter ses pas sur
» un marais trompeur. Quand le juste
» fait un sacrifice, la fumée en monte
» jusques dans l'Olympe, les Dieux
» écoutent avec bonté ses actions de
» graces & ses vœux. Jamais la chouette
» par ses cris, jamais le crapaud volant
» par ses croassemens lugubres ne lui
» présagent des accidens funestes. Il ha-
» bite en sûreté, il vit en repos sous son
» toit paisible, ses Pénates favorables
» entendent ses discours vertueux & le
» bénissent. A la vérité des jours som-
» bres se font voir quelquefois dans le
» Printems, des nuées d'orage troublent
» quelquefois l'Eté le plus serein: mais,
» ô mon fils, ne murmure pas, si, dans
» cette poignée de tes jours, Jupiter a

» mêlé quelques heures ténébreuſes.
» Conſerve, mon cher fils, mes inſ-
» tructions dans ta mémoire, lorſque
» je t'aurai précédé dans le tombeau.
» Vents impétueux, épargnez, je vous
» conjure, épargnez la parure de l'Au-
» tomne, qu'un ſouffle léger en ſe jouant
» dépouille lentement les arbres de leurs
» feuilles mourantes, afin que la variété
» de nos campagnes puiſſe encore quel-
» quefois enchanter mes regards. Peut-
» être quand tu reviendras, ô bel Au-
» tomne, peut-être ne pourrai-je plus
» te voir. Quel arbre alors couvrira de
» ſes feuilles mourantes la terre où je
» reposerai ?

Ainſi chanta le vieillard, & Titire en pleurant preſſa les mains de ſon pere contre ſes joues.





IDYLLE XIX.

L'INVENTION DE LA LYRE ET DU CHANT.

DANS les jours de la jeunesse du monde, lorsque les hommes n'étoient point encore corrompus, lorsque les premiers germes des arts naissoient de la nature & des besoins peu nombreux de l'innocence, une jeune fille vivoit : nulle autre de son tems ne l'égaloit en beauté, nulle autre n'avoit été formée avec des organes plus délicats & plus sensibles aux charmes de la nature. C'étoit avec des larmes de joie qu'elle saluoit le lever de l'aurore & la magnificence des campagnes ; elle célébroit par des transports le coucher du Soleil & l'éclat paisible de la Lune. Le chant n'étoit alors que le simple

cri de la joie ſans aucune regle. Un jour auſſi-tôt que le coq matineux eut annoncé de la cabane le retour de l'aurore, (car déja les hommes avoient ſu pour leur amuſement apprivoiſer autour de leurs cabanes les animaux les moins farouches par l'appas d'une nourriture abondante) à ce ſignal, cette jeune beauté quitta le toit qui lui ſervoit d'aſyle pendant la nuit; ce toit étoit formé par des roſeaux & des branchages de ſapins attachés aux ſouches de quelques arbres voiſins; elle ſe repoſoit ſous leur ombre, les oiſeaux habitoient au deſſus d'elle & chantoient ſous l'épais feuillage. La jeune Bergere ſortit donc pour aller contempler l'éclat des campagnes couvertes de roſée, & pour entendre dans le prochain bocage les concerts des oiſeaux. Pleine d'un doux raviſſement, elle s'aſſit pour les écouter, bientôt elle eſſaya d'imiter leurs accens. Alors coulerent de ſes

levres des ſons harmonieux, & tels qu'aucune Bergere n'en avoit encore formé d'auſſi doux. Les tons divers que ſa voix touchante apprenoit à répéter du ramage de chaque oiſeau, elle les aſſembloit pour en compoſer différens airs. Petits oiſeaux! diſoit-elle, en élevant la voix pour chanter, petits oiſeaux, chantres enjoués des bois! quels accens mélodieux vous nous faites entendre du ſommet des arbres élevés & du ſein des humbles buiſſons! Que ne puis-je célébrer avec cette agréable variété de tons, l'éclat renaiſſant du matin! Apprenez-moi ces tons variés, afin que je puiſſe chanter avec vous mes tranſports à l'aſpect des premiers rayons du Soleil. Elle chantoit ainſi, & ſans qu'elle s'en apperçût ſes paroles douces & ſonores ſe lioient d'elles-mêmes à la meſure harmonieuſe de ſon chant. Elle remarqua enfin avec des tranſports de joie la nouvelle harmonie

de ſon diſcours cadencé. Quel charme! continua-t-elle, dans une eſpece d'extaſe, quel charme embellit ce bocage où retentiſſent les plus doux accords! de quel éclat brillent ces vaſtes campagnes que ranime la roſée! où es-tu? ô toi qui as créé toutes ces merveilles! de quelle joie je ſuis pénétrée! je pourrai déſormais célébrer tes louanges avec des accens inconnus à mes compagnes. Tandis qu'elle chantoit, toute la contrée attentive l'écoutoit avec raviſſement, & les oiſeaux du bocage ſe taiſoient pour entendre ſa voix.

Tous les matins elle ſe rendoit dans le bocage pour exercer ſon nouvel art; mais depuis long-tems un jeune homme s'y rendoit auſſi pour l'écouter. Tranſporté de plaiſir il s'arrêtoit derriere des buiſſons; puis il ſoupiroit & s'enfonçoit dans le bois où il s'étudioit à imiter ce qu'il avoit entendu. Un jour, plongé dans une rêverie profonde, il s'aſſit ſous

ſon toit de roſeaux, appuyé ſur ſon arc. Car il avoit inventé l'art de ſe ſervir de l'arc pour tuer les oiſeaux de proie qui lui enlevoient ſes colombes, auxquelles il avoit conſtruit autour de la tige d'un arbre voiſin une petite habitation avec des branches de ſaule entrelacées. Qu'eſt ceci, dit-il, quelle émotion inconnue me fait ſoupirer & remplit mon cœur d'inquiétude? Il eſt vrai que cette émotion eſt différente, & qu'elle eſt mêlée de tranſports & de larmes de joie lorſque je vois la jeune Bergere dans le bocage & que je l'entens chanter; mais auſſi-tôt qu'elle eſt abſente, le chagrin s'établit tout-à-coup dans mon cœur. Ah! qu'eſt-ce donc qui me fait ſoupirer? Cependant ſa main jouoit avec la corde tendue de ſon arc; à l'inſtant il partit de cette corde un ſon agréable: le jeune homme étonné prêta l'oreille & fit rendre de nouveau à la corde le même ſon.

Enſuite il ſe mit à rêver & à méditer profondément ſur les moyens de développer ſa nouvelle invention. Il eſſaya plusieurs fois encore de jouer avec la corde de ſon arc, faite avec des boyaux d'oiſeaux de proie ; mais tout-à-coup il ſe leva avec précipitation : il tailla pluſieurs baguettes, deux longues & deux courtes ; il attacha les deux baguettes courtes à chacune des extrémités des deux longues, & il étendit entre celles-ci des cordes qu'il attacha aux deux courtes ; puis ſa main eſſaya de pincer ces cordes ; il obſerva l'agréable variété des tons, ſuivant qu'elles étoient plus fortes ou plus foibles : alors il les détacha de nouveau & arrangea un plus grand nombre de cordes dans un ordre plus propre à l'harmonie ; il commença à jouer & ſe mit à ſauter de joie.

Depuis ce moment il ſe rendoit tous les jours au retour du matin dans le

bocage touffu pour s'exercer dans cet art nouveau ; il cherchoit fur fes cordes des tons harmonieux qui puffent accompagner les airs qu'il avoit entendu chanter à la jeune fille dans le bocage ; mais on dit qu'il chercha long-tems en vain, & qu'un grand nombre de tons ne fe trouverent point propres à fervir d'accompagnement à la voix, jufqu'à ce qu'enfin un Dieu lui apparut dans le bocage, donna aux cordes de fa lyre une difpofition plus avantageufe & plus harmonique & joua différens airs en fa préfence. Inftruit par ces leçons, le jeune homme alloit chaque jour au lever de l'aurore chercher la jeune fille dans le bocage ; il apprenoit d'elle de nouveaux airs, & couroit auffi-tôt les répéter fur fa lyre au bord d'une fontaine.

Dans une belle matinée du Printems, la jeune fille étoit affife dans le bocage, couronnée d'une guirlande de fleurs :

elle chantoit. Je te ſalue, diſoit-elle, brillant Soleil qui te leves derriere ces montagnes: déja tes rayons éclairent la cime des arbres ſur les côteaux élevés, & colorent le plumage de la vive alouette qui plane au haut des airs. Les oiſeaux de ce bocage, chantent au devant de toi, & déja.... la Bergere s'arrêta tout-à-coup, & regardant attentivement autour d'elle; quelle voix agréable ſe mêle à mes chants? s'écria-t-elle avec étonnement; elle accompagne tous les tons que je forme. Où es-tu? Pourquoi interromps-tu tes accens? voix charmante, continue de chanter. Serois-tu quelque habitant aîlé de ce bocage? en ce cas prens ton eſſor & viens te percher ſur ce pin, afin que je te voye & que j'entende ton chant. Elle dit & regarda de tous côtés ſur les ſommets des arbres. N'aurois-tu pas été effarouché, & ne te ſerois-tu pas envolé? ou bien.... Mais je n'ai

jamais entendu cette voix dans le bocage ; si je m'étois trompée ? Ce n'est pourtant point un songe qui m'ait abusée. Je vais encore chanter une chanson. Agréables fleurs, soyez les bien-venues: hier vous étiez encore boutons, aujourd'hui vous voilà épanouies ; vous recevez l'hommage des zéphyrs caressans du matin, des abeilles bourdonnantes & du papillon chamarré qui folâtre en voltigeant autour de vous, & qui savoure votre rosée. Pendant cette chanson la Bergere s'interrompit souvent, pour promener ses regards autour d'elle, car la voix avoit encore accompagné son chant.

Alors elle se leva, un peu effrayée ; non, dit-elle, je ne me suis point trompée, la voix a certainement accompagné chacun de mes tons. Comme elle disoit ces mots, le jeune homme sortit de derriere les buissons, une couronne de fleurs sur sa tête & tenant sa

lyre ſous ſon bras. Il prit d'un air riant la main de la belle craintive. Charmante Bergere, lui dit-il avec un doux ſourire & une voix gracieuſe, aucun habitant aîlé de ce bocage n'a répété tes airs : c'étoit moi qui accompagnois ta voix avec ces cordes. Tous les matins je me rendois dans le bocage pour écouter tes chants, puis je m'enfonçois dans le bois où je m'exerçois dans la ſolitude à jouer ſur ces cordes les airs que j'avois entendus. Et crois-moi, Bergere, un Dieu m'inſtruiſoit dans le bocage. Les regards errans de la jeune fille ſe promenoient d'un air timide ſur le jeune homme & ſe fixoient ſur ſa lyre. O charmante fille! continua-t-il, en la regardant avec des yeux pleins de langueur, quelle ſeroit ma joie ! ſi tu me permettois de te ſuivre dans le bois, de m'y aſſeoir à tes côtés

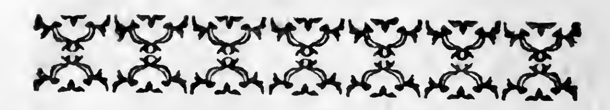
& de ſuivre les accens de ta voix avec cette lyre. Alors la jeune fille leva les yeux. Jeune homme, dit-elle, je ſuis enchantée lorſque ta lyre accompagne mon chant ; les ſons qu'elle rend ſont plus agréables pour moi que l'écho même ; mais à préſent, viens avec moi ſous l'ombrage de mon toit, car déja le Soleil du midi fait ſentir ſon ardeur brûlante. Viens, je veux à l'ombre de mon berceau te ſervir à dîner, des fruits doux & du lait frais.

Le Berger & la Bergere ſe rendirent enſemble ſous le berceau. Les jeunes garçons & les jeunes filles apprirent d'eux à chanter & à toucher la lyre. Ce ne fut que long-tems après qu'on ajouta l'accompagnement de la flûte, lorſque Marſyas apporta aux Divinités des bois la flûte que Minerve l'inventrice de cet inſtrument avoit jettée ſur le ſable dans ſa juſte indignation contre

les railleries des Déeſſes (*). On planta ſur une colline élevée deux arbres en l'honneur de la jeune fille & du jeune homme, & d'âge en âge les nouvelles générations racontoient ſous leur ombre aux générations ſuivantes l'invention de la lyre & du chant.

(*) Minerve fut l'inventrice de la flûte : un jour elle en joua en préſence des Déeſſes ; mais celles-ci rirent beaucoup & la raillerent de ce qu'en jouant ſa bouche ſe tournoit de côté d'une maniere fort déſagréable. Quelle belle n'auroit pas reſſenti un pareil outrage ? Minerve de colere jetta ſa flûte.





IDYLLE XX.

LE FAUNE.

NON, il n'eſt plus de beaux jours pour moi, s'écrioit un Faune, ſortant au lever de l'aurore du creux de ſon rocher. Depuis que la plus belle des Nymphes m'a échappé, je hais la clarté du Soleil. Juſqu'à ce que je la retrouve, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes; je ne ſouffrirai aucune fleur autour de ma grotte: je les écraſerai ſous mes pieds, avant même qu'elles s'épanouiſſent; & ma flûte.... & ma cruche, tout ſera briſé ſous mes pieds.

Il dit, & ſon pied foula les fleurs, briſa la flûte & la cruche. En ce mo-

ment ſurvint un autre Faune qui ôta de deſſus ſon épaule un outre peſant. Es-tu fou, s'écria-t-il ? quoi ! aujourd'hui, dans un jour de joie, le propre jour de la fête de Bacchus ! vîte, entoure-moi tes cornes d'une guirlande de lierre, & viens à la fête avec moi ; viens célébrer le meilleur jour de l'année.

Non, il n'eſt plus de beaux jours pour moi, dit le premier Faune. Je l'ai juré ! juſqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes. O moment funeſte, où cette Nymphe trouva le moyen de ſe dérober à ma pourſuite ! Elle fuyoit ; le fleuve arrêta ſa courſe ; elle reſta un moment immobile, incertaine : je treſſaillois déja de joie, je croyois déja tenir cette belle & la ſerrer malgré ſa réſiſtance entre mes bras nerveux, lorſque tout-à-coup les Tritons, ces exé-

crables brigands, ſortirent du fleuve, ſaiſirent la Nymphe par le milieu du corps & la paſſerent rapidement à la nage de l'autre côté du fleuve, en ſonnant de leurs trompes. J'en jure par le Styx! juſqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes.

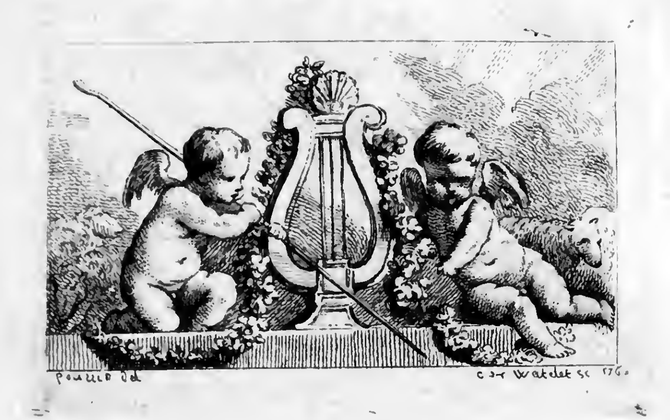
Quoi les rigueurs d'une Nymphe! reprit l'autre Faune, ô certes j'en rirai; les rigueurs d'une Nymphe peuvent ainſi troubler tes jours! Quant à moi, l'amour ne troublera pas une heure, non pas une heure de ma vie. Celle-ci me refuſe-t-elle un baiſer, je cours ſur le champ à celle-là. Ecoute, ami, c'eſt à toi que j'en fais le ſerment; mes levres ne baiſeront plus de ma vie une ſeule Nymphe, ſi quelqu'une dans ce jour de fête & de joie, peut me retenir ſeulement une heure dans ſes bras: je veux les aimer

toutes ; je veux les baiſer toutes. Allons, ami, point de chagrin, tu es encore jeune & frais, ton viſage rembruni a ſa beauté, & ce grand œil noir eſt fier & ardent ; tes cheveux friſent naturellement autour de tes cornes recourbées, qui s'élancent d'entre les boucles qui les environnent comme deux chênes s'élevent du milieu des buiſſons ſauvages. Çà, laiſſe-toi couronner, Faune, voici des bourgeons du plus beau verd, laiſſe-toi couronner. J'entens déja dans le lointain le bruit confus des thyrſes, des caſtagnettes & des flûtes. Baiſſe la tête, le bruit s'approche ; déja il s'avance derriere la colline ; baiſſe la tête, laiſſe-toi couronner. Avec quelle fierté les tigres traînent le char ! O Bacchus ! ami, vois-tu ſauter les Faunes & les Nymphes ? Quel fracas joyeux !

O Evan, Evoé!.... te voilà couronné; vîte, aide-moi à recharger cet outre ſur mon épaule. O Evan, Evoé!

FIN DES IDYLLES.





POËMES CHAMPÊTRES.

LA FERME RÉSOLUTION.

OÙ s'égarent mes pieds déchirés à travers ces épines & ces brouſſailles entrelacées ? Ciel quelle horreur me ſaiſit ! Les tiges rougeâtres des pins & les ſouches élancées des chênes s'élevent du milieu des buiſſons ſauvages

& ſoutiennent au deſſus de ma tête une voûte lugubre ; arbres antiques, vos ſombres rameaux ſecouent ſur moi les ténebres & la mélancolie ! Je veux m'aſſeoir ici ſur ce vieux tronc de chêne creuſé par la pourriture & entouré d'un rézeau de lierre. Je veux reſter dans ce lieu, où n'ont jamais pénétré les pas d'aucun mortel ; perſonne ne pourra m'y rencontrer, ſi ce n'eſt quelque oiſeau ſolitaire, ou les abeilles qui ramaſſent en bourdonnant leur miel dans le tronc de quelque arbre voiſin, ou quelque zéphyr qui nourri dans ce déſert aride, n'a encore voltigé ſur le ſein d'aucune belle. Et toi ruiſſeau bouillonnant, où portes-tu ton onde & ton murmure, le long de ces racines minées, à travers le tiſſu ſauvage de ces brouſſailles hériſſées ? Je vais ſuivre tes flots ; peut-être me conduiront-ils dans quelque contrée encore plus abandonnée.... Ciel ! quelle perſpective s'étend devant mes

mes yeux ! Me voilà ſur le bord d'un rocher eſcarpé, d'où mes regards plongent dans la vallée. Je veux m'aſſeoir ici ſur cette pointe de rocher qui s'avance comme ſuſpendue, & d'où le ruiſſeau ſe précipite dans cette ſombre forêt de ſapins, où il arrive diviſé en une pouſſiere humide, & retentit dans ſa chute comme le tonnerre dans le lointain. Des brouſſailles ſeches pendent triſtement de ce quartier de rocher, comme les cheveux qui tombent ſans ordre ſur le front miſantrope de Timon, de Timon qui n'a jamais connu la douceur d'un baiſer cueilli ſur les levres d'une jeune beauté. Deſcendons dans le vallon ; là mes pas errans triſtement, parcourront les bords du fleuve qui ſerpente dans le fond de cette vallée déſerte. Je te ſalue vallée ſolitaire, & toi fleuve, & toi ſombre forêt. Rive affreuſe, je vais errer ſur ton ſable aride. Bois, fait pour être l'aſyle de la mélan-

colie, je veux hermite nouveau, me reposer sous ton ombre. Adieu pour jamais, Amour; tes fleches ne m'atteindront point ici. Je ne veux plus aimer: je veux cultiver la sagesse dans la solitude. Adieu, charmante brune, avec tes grands yeux noirs dont les éclairs ont lancé l'amour dans mon cœur, hélas jusqu'à présent trop peu sur ses gardes. Adieu donc : hier encore, vétue de blanc dans ton ajustement d'été, tu sautois d'un air folâtre autour de moi, comme ces ondes sautent en se jouant avec les rayons du Soleil. Et toi, belle blonde, adieu. Je me rappelle encore ton regard languissant... Hélas! tu n'as que trop maîtrisé mon cœur; & ces deux globes d'albâtre! Ah je crains bien que cette image ne vienne souvent troubler jusques dans ma retraite mes sombres méditations & m'arracher encore des soupirs. Adieu Melinde, adieu beauté

majeſtueuſe, au maintien grave, à la démarche noble, au front impoſant comme Pallas : Et toi petite Chloé, dans ta gaieté folâtre tu ſautois & tu cherchois à rencontrer mes levres pour me donner un baiſer. Adieu! adieu! je vais me refugier dans ces campagnes, je me repoſerai à l'ombre de ces pins, enſeveli dans des méditations profondes, je rirai du pouvoir de l'Amour : Avançons ſous ces ceintres de feuillages dans ces allées lugubres, &.... mais.... Ciel! qu'apperçois-je là ſur le ſable du rivage? je tremble. Ah.... c'eſt la trace d'une jeune fille..... le joli pied! qu'il eſt petit! qu'il eſt bien fait!.... graves méditations! mélancolie ſombre! ah! où êtes-vous?.... que ſa démarche eſt réguliere! c'en eſt fait, je la ſuis.... Ah belle enfant! je me hâte de courir ſur tes traces : Oh ſi j'étois aſſez heureux pour te rencontrer! je te preſſerois

dans mes bras, je te donnerois mille baiſers. Ne fuis pas, chere enfant, te dirois-je, ou fuis du moins comme la roſe fuit les careſſes du zéphyr; elle s'efforce de s'y dérober, elle ſe panche du côté oppoſé, mais c'eſt pour revenir plus riante l'inſtant d'après s'offrir à ſes baiſers.





LE PRINTEMS.

QUELLE douce ſymphonie, quel divin tranſport chaſſe loin de moi les ſonges trompeurs du matin ? Une joie céleſte me pénetre. Aimable Printems, c'eſt toi que je revois, paré des graces riantes de la jeuneſſe. L'aurore dans ſes habits de pourpre te ramene de l'Orient, elle ramene avec toi le badinage enjoué, le rire éclatant & l'amour.... l'amour! qui parcourant des yeux les bocages & les prairies, ſemble ſourire d'avance à ſes victoires prochaines. Déja il déploie ſon arc tendu, il ſecoue ſon carquois redoutable. Les graces groſſiſſent encore ton cortege, aimable Printems, elles marchent les bras entrelacés. Troupe charmante, vous arrivez tous enſemble ſur les premiers rayons que le Soleil du

matin envoie à la terre. L'innombrable essaim des oiseaux se joue parmi les colonnes enflammées qui traversent les nuages. Ils volent à votre rencontre, ils vous saluent par leurs chants. Pleines d'impatience les jeunes roses se pressent de sortir du bouton, chacune d'elles veut être la premiere à épanouir son sein, à exhaler ses doux parfums, à sourire à l'approche du Printems.

Les zéphyrs t'annoncent par leurs jeux folâtres : ils s'élancent de la colline dans le vallon, ils voltigent dans les bocages, ils traversent les forêts; ils revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux Berger la fiere beauté qu'il aime, cachée pour écouter ses chants ; ils reconnoissent les lieux où ils ont malicieusement fait rougir la jeune Bergere, dansante au milieu des Bergers ; ils se dispersent dans les bois, parmi les buissons ; & par leur murmure, ils

apprennent ton retour aux Nymphes endormies & aux Faunes retirés dans leurs grottes. Ceux-ci ſortent en chancelant, ils vont avec les Satyres aux pieds de chevre appeller par leurs cris de joie & par le ſon de leurs pipeaux les Nymphes enjouées. Les Nayades rouvrent leurs urnes qu'elles avoient tenues fermées pendant l'Hyver. Les ruiſſeaux qu'elles recommencent à verſer, tantôt murmurent entre les tiges des arbres ſous les ceintres verdoyans que forment leurs rameaux entrelacés, tantôt ſe précipitent en caſcades bruyantes du ſommet des coteaux couronnés de bois; leurs eaux ſe répandent en ſerpentant à travers les prairies; & raſſemblées enfin entre des boſquets délicieux, elles y forment des lacs paiſibles. Là ſouvent elles embraſſent les membres délicats des jeunes beautés qui viennent s'y baigner.

Viens, aimable Printems, viens ré-

pandre par-tout la joie. O mes amis ; le Printems régnoit lorſque notre barque mollement balancée ſur le lac ſillonnoit le cryſtal de ſes ondes. Les flots argentés bondiſſoient à l'entour de nous comme un troupeau ; les zéphyrs badins ſe jouoient avec eux & les chaſſoient vers la barque contre laquelle chaque flot venoit battre & ſe briſer avec bruit. D'autres étoient chaſſés depuis la barque juſques ſur le rivage ombragé, dont l'écho retentiſſoit de notre joie & rioit avec nous. Ils fuyoient parmi les roſeaux, dont la tête inclinée légérement au gré du vent ſembloit les appeller ; mais bientôt ils revenoient encore ſauter à l'entour de notre barque. Alors, mes amis, vous me proclamâtes Roi ſur le rivage, vous ceignites mon front d'une couronne de pampre : le plaiſir & la joie étoient au milieu de nous.

Le Printems régnoit encore, ô mes

chers amis ! lorſque ſur cette colline élevée nous conſtruiſimes, avec des rameaux verds, une cabane à l'ombre de laquelle, étendus ſur le gazon, nous buvions & nous chantions, en nous embraſſant, des couplets folâtres. Les Divinités des bois nous écoutoient & chantoient tout bas après nous. Maintenant encore, à l'ombre des bocages & ſur le penchant des coteaux, elles répetent les mêmes chanſons au milieu de leurs danſes & dans l'yvreſſe de leurs feſtins.

Aimable Printems, hâte-toi, viens couvrir nos prairies de fleurs, viens rendre aux forêts, aux bocages, aux berceaux leurs feuilles & leur parure : Bacchus avec le vieux Silene, & tout ſon cortege, ſaluent ton retour par un rire enjoué ; car où riroit-on plus gaiement qu'à l'ombre d'un verd feuillage ? Souvent, ſous l'ombrage frais d'un berceau, l'Amour vient trouver le folâtre

Bacchus : les Muſes viennent auſſi le viſiter ; car il ſe plaît à entendre leurs chanſons : le Dieu chante en leur préſence, & leur fait des récits interrompus à tout moment par des éclats de rire, qui font ſauter ſur ſa tête la couronne de pampre dont ſa face eſt ombragée ; une coupe pleine à la main, il chante ſes voyages dans les régions éloignées de l'Inde, il raconte comment il en a vaincu les peuples baſanés, comment dans ſa premiere enfance, ſe trouvant dans un vaiſſeau de corſaires il métamorphoſa ces brigands en dauphins, comment des guirlandes de pampre & de lierre ſerpentoient à l'entour du mât & des rames, comment il fit jaillir des flots de vin doux ; alors il vuide la coupe, puis il rit & recommence à conter comment il a donné naiſſance à la roſe. Je voulois, dit-il, embraſſer une jeune Nymphe, la belle fugitive voloit d'un pied léger ſur les

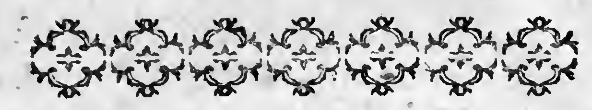
fleurs & regardoit en arriere ; elle rioit malignement, en me voyant chanceler & la pourſuivre d'un pas mal aſſuré. Par le Styx, je n'aurois jamais atteint cette belle Nymphe, ſi un buiſſon d'épine ne s'étoit embarraſſé dans un pan voltigeant de ſa robe. Enchanté, je m'approchai d'elle, & lui frappant tendrement les joues ; belle, lui dis-je, ne t'effarouches pas tant, je ſuis Bacchus, Dieu du vin, Dieu de la joie, éternellement jeune ; alors ſaiſie de reſpect, elle ſe laiſſa baiſer. Pour marquer ma reconnoiſſance au buiſſon d'épine, je le touchai de ma baguette, & j'ordonnai qu'il ſe couvrît de fleurs dont l'aimable rougeur imiteroit la nuance que la pudeur étendoit ſur les joues de la Nymphe. J'ordonnai, & la roſe naquit.

Pan écoute ce récit, aſſis ſur un couſſin de mouſſe ; ſa tête couronnée de rejettons de ſapins, s'appuie dans

l'attitude d'une attention profonde ſur un de ſes bras : Bacchus, dit-il, je ne fus pas ſi heureux que toi, lorſque je pourſuivis Syrinx. Puis s'adreſſant à l'Amour qui rioit encore de ſa malice : impitoyable Amour! que tu as cruellement bleſſé mon cœur, lorſque cette Nymphe fut changée en roſeaux. Il dit, & ſes yeux baiſſés contemplent triſtement ſa flûte compoſée de ſept chalumeaux, puis il les tourne ſur ſa coupe ; il boit & chaſſe loin de lui le chagrin.

L'Amour raconte auſſi ſes victoires, & comment il a triomphé des beautés ſéveres. Ah! brune charmante, quels ſeront les tranſports de ma joie! ſi jamais ton nom peut entrer dans ſes chants de victoire.





EN ATTENDANT DAPHNÉ A LA PROMENADE.

ELLE ne vient point encore, la belle Daphné! je veux me coucher ici ſur l'herbe & l'attendre au bord de cette fontaine. J'emploierai ces momens à obſerver autour de moi la campagne, & je pourrai tromper mon impatience. Noire forêt de ſapins dont les tiges rougeâtres ſe preſſent les unes les autres & s'élancent comme des fleches à travers tes ombres épaiſſes; chênes antiques & toi fleuve majeſtueux & rapide, qui du ſein de ces montagnes griſâtres, roules à grand bruit tes flots argentés, ce n'eſt point vous que je veux voir. Le gazon qui m'environne ſera pour moi toute la contrée. Que j'aime ton doux mur-

mure, foible ruiſſeau, qui t'échappes à travers le creſſon & le beccabunga dont les fleurs azurées s'élevent au deſſus de ta ſurface. Ton onde amoncelée autour de leurs tiges tremblotantes y forme de petits anneaux étincelans. Une herbe épaiſſe couvre les deux bords & les embellit de mille fleurs. Ces fleurs s'inclinent à l'envi comme pour ombrager ton cours; tes eaux limpides coulent ſous leur voûte émaillée & brillent du reflet de leurs couleurs.

Parcourons des yeux cette petite forêt de gazon; quelle riche variété dans les nuances de cette verdure, éclairée par le Soleil! L'ombre de chaque tige agitée voltige çà & là ſur les tiges voiſines. Des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux & leurs feuillages diverſifiés: d'autres s'élevent au deſſus de l'herbe qui les environne, & balancent au gré des zéphyrs leurs tiges chargées de fleurs.

Mais toi, violette purpurine, ſymbole du vrai ſage, tu reſtes humblement confondue avec les plantes les plus communes, & tu répans autour de toi les plus doux parfums, tandis que des fleurs ſans odeur portent au deſſus des gazons leur tête altiere & appellent faſtueuſement nos regards. Des vermiſſeaux ailés ſe pourſuivent ſous l'herbe ; tantôt mon œil les perd dans l'ombre verdâtre, tantôt je les revois en foule s'agiter aux rayons du Soleil, ou s'envoler par légions innombrables, & faire au milieu des airs mille évolutions brillantes.

Quelle fleur, parée des plus belles couleurs, ſemble être bercée par les vents au bord de cette fontaine ? Quelle fraîcheur ! quel vif éclat !... mais non, agréable erreur ! le papillon s'envole & laiſſe loin de lui le brin d'herbe encore tremblant. Quel autre inſecte paſſe en bourdonnant, couvert d'une armure noire & porté ſur des ailes d'un rouge

éclatant? Il se pose sur la campanelle voisine; peut-être est-ce près de sa compagne! O ruisseau! rallentis ta course! adoucis ton murmure! & voús zéphyrs, craignez d'agiter l'herbe fleurie... Est-ce une illusion, oú bien entendrois-je en effet des sons d'une finesse & d'une douceur inexprimable? Ils chantent, n'en doutons pas; mais notre oreille est trop émoussée pour sentir une harmonie aussi délicate, comme notre œil est trop peu perçant pour appercevoir les tendres linéamens de leur organisation. Quel agréable bourdonnement retentit autour de moi? Qui peut faire mouvoir ainsi toutes les fleurs? C'est un essaim de petites abeilles; quittant leur habitation lointaine elles ont pris gaiement leur essor, pour se répandre au loin sur les prairies & dans les jardins. Là elles choisissent avec une attention éclairée & rassemblent avec ardeur, le jaune butin, dont elles vont,

à leur

à leur retour, groſſir le tréſor de leur république. Tous les membres concourent avec un égal empreſſement au bien commun, & il ne s'y trouve aucun citoyen oiſif. Elles voltigent çà & là de fleurs en fleurs: tantôt dans le cours de leur recherche elles plongent leurs petites têtes velues dans le calice de la fleur épanouie, tantôt elles pénetrent avec effort & s'enſeveliſſent toutes entieres entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore. La fleur ſe referme de nouveau & dérobe aux yeux le petit voleur qui lui enleve les tréſors, que peut-être, un jour plus tard, elle auroit d'elle-même étalée au Soleil & à la roſée du matin.

Là-bas ſur cette fleur élevée de trefle, ſe poſe un petit papillon; il déploie ſes ailes bigarrées; de petites taches de pourpre ſont répandues ſur leur fond d'argent, & ſur leurs bords

une liſiere d'or ſe marie avec les nuances d'un beau verd. Le voilà pompeuſement aſſis : une petite aigrette de plumes argentées pare ſa tête mignonne. Beau papillon ! incline la fleur qui te porte vers le ruiſſeau, & contemples-y ta beauté : alors tu reſſembleras à la charmante Belinde qui oublie devant ſon miroir qu'elle devroit être quelque choſe de plus qu'un papillon. Sa parure n'eſt pas ſi brillante que tes ailes, mais elle penſe auſſi peu que toi.

Quel jeu tumultueux commencez-vous, folâtres zéphyrs ! les voilà qui courent l'un après l'autre & ſe roulent ſur le gazon. Semblable aux flots qu'un ſouffle léger chaſſe devant lui ſur la ſurface d'un étang, l'herbe ondoyante ſe courbe devant eux & leur cede en murmurant. Le petit peuple chamarré dont elle eſt l'aſyle s'envole & contemple avec effroi du milieu des airs

tout ce bouleverſement. Enfin les zéphyrs ſe repoſent de nouveau, l'herbe & les fleurs rappellent leurs habitans & les invitent doucement à redeſcendre.

Mais qu'apperçois-je? que ne puis-je me rendre inviſible! Fleurs, cachez-moi! voici le jeune Hyacinthe qui paſſe là-bas avec ſon bel habit tout éclatant d'or. Il traverſe à la hâte le vil gazon qu'il foule aux pieds; il paſſe à côté de la nature en ſifflant. C'eſt en vain qu'elle lui ſourit. C'eſt pour lui une beauté trop antique : il court chez la divine Henriette : c'eſt-là que le beau monde ſe raſſemble autour d'une table de jeu, c'eſt-là que ſon habit ravira les yeux des plus fins connoiſſeurs, bien mieux que l'éclat enflammé d'un beau ſoir. Oh qu'il va rire! s'il me voit loin du beau monde ramper ſur l'herbe parmi des inſectes; mais daignez m'excuſer, illuſtre Hyacinthe, ſi j'ai la ſottiſe de

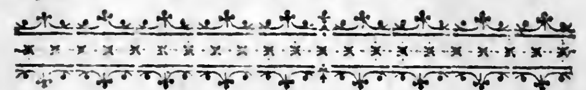
perdre l'occaſion de contempler l'élégance de votre démarche & l'éclat de votre habit : je ſuis occupé à conſidérer un vermiſſeau qui monte ſur ce brin d'herbe ; ſes ailes changeantes étalent pompeuſement ſur un fond d'un verd doré toute la variété des couleurs de l'arc-en-ciel. Pardonnez, illuſtre Hyacinthe, pardonnez à la nature d'avoir donné à un miſérable inſecte un habit plus magnifique que l'art le plus recherché ne peut vous en procurer ; à vous ! dont l'eſprit ſublime abandonne dédaigneuſement la conſcience & la religion au ſtupide vulgaire.

Mais, je la vois venir, la belle Daphné ! je vole à ſes côtés. Adieu, fleurs charmantes ; & vous petits habitans des prairies, je vous quitte ; mais vous me ferez encore éprouver plus d'une fois les mêmes tranſports. Vous me ferez encore goûter le plaiſir raviſſant de

contempler dans les plus petites merveilles de la nature, l'heureuſe harmonie du beau & de l'utile, attachés l'un à l'autre par des liens indiſſolubles, & pour jamais unis dans des embraſſemens éternels.

La belle Daphné vient, la voilà déja près de moi. Comme ſa robe verte flotte légérement au gré des zéphyrs! Comme ſa bouche ſourit agréablement! Que ſes yeux ſont beaux! mais tous les charmes de ces beaux yeux ſeroient perdus pour moi, s'ils ne peignoient pas les ſentimens de la plus belle ame & du cœur le plus noble.





LE SOUHAIT.

SI j'oſois attendre du deſtin l'accompliſſement de mon unique ſouhait. (Car d'ailleurs tous mes ſouhaits ne ſont que des ſonges. Je me réveille & je ne ſais plus ce que j'ai rêvé, à moins que je n'aie deſiré quelque choſe pour le bonheur d'autrui.) Si donc j'oſois attendre une pareille faveur du deſtin, ce ne ſeroit ni l'abondance que je deſirerois, ni de régner ſur mes ſemblables, ni que mon nom fût répété chez les Nations éloignées.

Oh que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la Ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille pieges inévitables, où les mœurs & les uſages annobliſſent mille extravagances. Que ne puis-je, au ſein d'une campagne ſolitaire, couler mes

jours paiſibles ſous un toit ruſtique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie & de la célébrité !

Des noyers ceintrés en berceaux couvriroient de leur ombrage ma maiſon ſolitaire. Sous leurs feuillages verds habiteroient devànt ma fenêtre, le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une ſource limpide murmureroit ſous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la canne ſe joueroit avec ſes petits. Les douces colombes deſcendroient pour s'y déſaltérer de leur toit ombragé, elles ſe promeneroient ſur le gazon en redreſſant leur col nuancé de mille couleurs : tandis que le coq majeſtueux aſſembleroit autour de lui dans la cour ſes poules glapiſſantes. Tous enſemble accourroient au ſon de ma voix, & viendroient en foule demander d'un air careſſant la pâture à leur maître.

Les oiſeaux, dont la liberté ne ſeroit jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voiſins, & s'appelleroient familiérement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour ſeroient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un ſpectacle auſſi agréable qu'utile. Elles aimeroient le ſéjour de mon verger, s'il eſt vrai, comme le diſent les habitans de la campagne, qu'elles ne ſe fixent que dans les lieux où regnent la paix & le repos. Derriere la maiſon ſeroit placé mon jardin ſpacieux, où l'art ſimple ſe prêteroit avec docilité à ſeconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point ſe révolter contre elle, regarder ſes productions comme une matiere ſervile, & les plier à des formes bizarres & groteſques. Un mur de noiſettiers, fermeroit ce jardin; à chacun des coins il y auroit une tonnelle de vigne

ſauvage. Là ſouvent je me déroberois aux rayons brûlans du Soleil, & je verrois le Jardinier hâlé retourner la terre des planches pour y ſemer des légumes ſavoureux. Souvent excité par ſon ardeur au travail, je prendrois de ſes mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre ſoin des roſiers, des œillets & des lys diſperſés.

Hors du jardin, un clair ruiſſeau arroſeroit mes prés couverts d'une herbe épaiſſe; de là, il ſerpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejettons que je cultiverois moi-même avec ſoin. Vers le milieu je raſſemblerois ſes eaux pour former un petit étang dans lequel je ménagerois une petite iſle, & ſur cette iſle j'éleverois un berceau de verdure.

Oh ſi je pouvois voir encore un petit côteau de vigne, s'étendre le long de la plaine, ſi je poſſédois encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans, le plus riche des Rois pourroit-il me paroître digne d'envie ?

Mais que ma cabane ſoit placée loin de la maiſon de campagne, où ſe retire Dorante pour n'être point interrompu dans ſes graves converſations : c'eſt chez lui qu'on apprend que la France ne ſonge point à faire la guerre ; on y peut entendre tout ce que Mopſe feroit s'il étoit Roi de la Grande-Bretagne ; & tandis qu'autour d'une table bien ſervie, on prononce ſur toutes les ſciences & ſur les défauts de notre Gouvernement, la majeſtueuſe importance eſt empreinte ſur le front vuide des conviés. Que ma retraite ſoit loin de la demeure d'Oronte, qui n'eſt ſans ceſſe occupé qu'à raſſembler dans ſon cellier les vins des climats les plus

éloignés. Si la nature lui paroît avoir quelque charme, c'eſt uniquement parce que les morceaux les plus exquis volent pour lui dans les airs, ou traverſent les bois, ou nagent dans les flots : il vole à la campagne pour pouvoir s'y abandonner en pleine liberté aux excès de la débauche; on eſt ſi mal à ſon aiſe dans cette maudite Ville où un ſot voiſin remarque tout ce qu'on fait. Malheureux ! que jamais il ne t'arrive d'être un ſeul jour ſans autre compagnie que toi. Tu ne pourrois la ſupporter. Peut-être t'échapperoit-il de jetter ſur toi-même un regard dont tu ſerois épouvanté. Mais ne crains rien, les chevaux eſſoufflés de tes amis ſe hâtent de t'amener leurs indignes fardeaux. Ceux-ci, tout en jurant, ſautent à bas de leur monture innocente; la joie effrenée, la déraiſon tumultueuſe & la folie les accompagnent à table juſqu'à ce que l'abrutiſſement de l'yvreſſe ter-

mine cette ſcene bruyante. Puiſſai-je être encore plus loin de toi, famélique Harpagon, dont la porte eſt gardée par des chiens décharnés, qui dans l'ardeur de leur faim dévorante, arrachent de la main du pauvre renvoyé avec menaces, le pain qu'il a trempé de ſes larmes. Dans les campagnes d'alentour, tes infortunés débiteurs gémiſſent de la rigueur de tes pourſuites. Rarement la fumée s'éleve au deſſus de ta cheminée abattue; & ſans doute il eſt juſte que tu ſouffres la faim, puiſque tes richeſſes ſont la dépouille de l'indigent éploré.

Mais où m'entraîne un bruſque chagrin? Revenez, images agréables, revenez & rendez à mon ame la ſérénité. Ramenez-moi autour de ma petite maiſon. J'aurai pour voiſin le bon villageois dans ſa chaumiere enfumée; les ſecours d'une bienveillance réciproque, les conſeils ſinceres de l'amitié nous

feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la Ville ; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du Soleil levant ; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée : alors réveillé par le vent frais du matin & par les doux concerts des oiseaux, je sortirois des bras du repos pour voler au devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du côteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie ? Hom-

me audacieux ! comment oſes-tu entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de loin ? Conſtruis des labyrinthes avec des murailles de verdure ; preſcris à l'if terminé en pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever ; que tes allées ſoient couvertes d'un ſable pur, afin qu'aucune brouſſaille n'embarraſſe les pas de ceux qui ſe promenent. Pour moi j'aime les prés ruſtiques & les bois ſauvages. La nature fait régner dans leur variété confuſe un ordre caché, conforme aux regles ſecrettes de l'harmonie & du beau, dont l'effet ſe fait ſentir à notre ame par le plus doux ſaiſiſſement.

Souvent aux douces clartés de la Lune, je me promenerois juſqu'au milieu de la nuit, plongé dans des méditations profondes ſur l'harmonie du ſyſtême de l'Univers, tandis que des mondes & des Soleils ſans nombre brilleroient au deſſus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrois le Laboureur, lorsqu'il chante derriere sa charue en traçant un sillon pénible : ou j'irois voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterois leurs chansons rustiques, & leurs historiettes naïves & leurs propos joyeux. Ou bien lorsque l'Automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les côteaux, je me rendrois parmi eux. Je verrois les jeunes filles & les jeunes garçons rire ensemble sous les berceaux de pampre en détachant les raisins mûrs. Lorsque les trésors de l'Automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'allégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend. La premiere faim est appaisée : la gaieté rustique commence à paroître, accompagnée du rire éclatant. L'hôte débonnaire rem-

plit de nouveau les flacons de vin, & il exhorte tout le monde à ſe réjouir. Alors Guillaume raconte comment il a fait un grand voyage juſques bien avant dans la Souabe ; comment il y a vu des maiſons plus grandes & plus belles que l'Egliſe du village ; comment ſix chevaux plus beaux que le meilleur de ceux qui paiſſent dans l'herbage du meûnier, traînoient un Monſieur dans un char tout de glaces, & comment dans ce pays les payſans portent des chapeaux verds faits en pointe. Il raconte tant de belles choſes, que le jeune valet reſte la bouche ouverte, la tête appuyée ſur ſa main dans une attention ſi profonde, qu'il alloit oublier que ſa maîtreſſe eſt aſſiſe à côté de lui, ſi elle ne l'avoit pincé en riant à la joue. George raconte à ſon tour comment ſon voiſin a été une fois pourſuivi par un follet, qui s'étoit perché ſur un panier & qui l'auroit ſuivi juſques ſous la

gouttiere,

gouttiere, s'il ne s'étoit pas mis à jurer. Tous ſortent enſuite de la cabane pour danſer au clair de la Lune, juſqu'à ce que minuit ſonne & les invite au repos.

Mais lorſque des jours ſombres & pluvieux, lorſque la rigueur de l'Hiver ou l'ardeur brûlante de l'Eté m'interdiroient la promenade, je m'enfermerois dans un cabinet ſolitaire où je jouirois des doux entretiens de la plus illuſtre ſociété, des entretiens de ces grands Génies, l'honneur & la gloire de chaque ſiecle, qui ont verſé dans des ouvrages inſtructifs, les tréſors de leur ſageſſe. Société vraiment noble! qui éleve notre ame & la rétablit dans ſa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangeres & les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées, un autre me dévoileroit les myſteres de la nature & m'introduiroit dans ſon laboratoire ſecret. Celui-ci m'inſtruiroit de la conſti-

tution intérieure des Nations & de leur hiſtoire, la honte, tout à la fois, & la gloire de la race humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur & la deſtination de notre ame & les charmes de la vertu; autour de moi ſeroient rangés les Sages & les Poëtes de l'antiquité. Le ſentier qu'ils ont ſuivi eſt le ſentier du vrai beau; mais un petit nombre oſe y marcher, la foule des ames foibles perd bientôt courage & retourne en arriere pour ſuivre des routes plus faciles, ſemées de paillettes de faux or & de fleurs ſans odeur. Dirai-je le nom du petit nombre? *O Klopſtock*, (1)

(1) M. Klopſtock eſt auteur de la *Meſſiade*, Poëme épique Allemand dont on a déja dix chants, & qui doit en avoir vingt. On y admire l'invention, la force des penſées & la nobleſſe du ſtyle. M. Klopſtock eſt auſſi le principal auteur de la révolution qui s'eſt faite de nos jours dans le méchaniſme de la Poëſie Allemande. Non content de ſecouer, à l'exemple du Triſſin & de Milton, l'aſſujettiſſement monotone de la rime, ſans rien ſubſtituer à cet ornement; il ne

génie créateur, & toi *Bodmer* (2) qui avec *Breitinger* (3) arboroіs le fanal de la critique pour l'oppoſer à ces feux trompeurs qui égarent dans des marais fangeux & des deſerts arides, & toi *Wieland* (4) dont la Muſe viſite

s'eſt affranchi du joug qu'avoient porté ſes prédéceſſeurs que pour s'impoſer un travail plus pénible encore, mais auſſi dont il réſulte des beautés bien ſupérieures : il ne s'eſt pas moins propoſé que de tranſporter dans ſa Langue le rythme de la Poéſie Grecque & Latine. Il a fait des vers ſur la meſure des Hexametres d'Homere & de Virgile; l'oreille de ſes Compatriotes a retrouvé dans ſa verſification l'harmonie de ſes modeles, & l'Allemagne s'eſt empreſſée d'adopter cette heureuſe innovation.

(2) M. Bodmer eſt le rival de Klopſtock dans l'Epopée; il eſt auteur de *Noé*, de *Colombe* & de *Joſeph & Zulika*, Poëmes remplis de choſes ſublimes.

(3) M. Bodmer & M. Breitinger l'un & l'autre Profeſſeurs dans l'Académie de Zurich, ſont d'excellens critiques. Le premier a écrit des Obſervations critiques ſur la Poéſie, & le ſecond a donné au Public une Poétique Allemande.

(4) M. Wieland eſt auteur de pluſieurs ouvrages

ſouvent ſa grave ſœur la Philoſophie ; & va puiſer dans ſes retraites les plus écartées, la matiere ſublime, qui dans tes riches compoſitions prend la forme enchantereſſe des Graces. O combien de fois vos chants m'entraîneroient dans de ſaints tranſports! Et toi, peintre de la nature, cher *Kleiſt*, (5) la douceur

célebres en Allemagne. Les plus eſtimés ſont ſes *Epitres Morales*, ſon *Poëme ſur la nature*, ſes *Contes* & ſes *Lettres des morts aux vivans*.

(5) M. de Kleiſt eſt auteur de pluſieurs pieces de Poéſies, dont les plus conſidérables ſont le *Printems* & un Poëme intitulé, *Cicidès & Pachès*, ouvrage conſacré à peindre la valeur & le génie guerrier ; on prétend que l'Auteur s'y eſt caractériſé lui-même. Il a auſſi compoſé quelques Idylles à l'exemple de M. Geſſner : il faut dire, à la gloire de l'un & de l'autre, & à l'honneur de l'humanité, que leurs talens & leurs ſuccès dans la même carriere avoient produit entr'eux une liaiſon intime, que la mort ſeule a pu rompre. M. de Kleiſt étoit Major du Régiment de Hauſen, au ſervice du Roi de Pruſſe, & ſa bravoure n'étoit pas moins connue que la beauté de ſon génie & de ſon ame. Il commandoit le Régiment de Hauſen

de ton chant me ravit comme l'éclat d'un ſoir ſans nuage ; mon cœur devient calme & paiſible comme nos campagnes pendant un beau clair de Lune. Et toi, *Gleim!* (6) quand tu exprimes ſur ta lyre la tendreſſe, la naïveté & les charmes d'un badinage innocent... Mais nommerai-je tous vos noms ? ils ſont en petit nombre. Hélas ! ce ſiecle corrompu méconnoît votre mérite, il eſt réſervé à une meilleure poſtérité de vous apprécier.

Souvent auſſi je m'occuperois à tranſcrire les chanſons que j'aurois compoſées dans mes promenades ſolitaires, tantôt à l'ombre d'un bocage, tantôt

à la ſanglante bataille de Kunnersdorf, où il reçut un grand nombre de bleſſures, & il mourut quelques jours après la bataille, à Francfort ſur l'Oder où il avoit été tranſporté.

(6) M. Gleim peut être regardé comme l'Anacréon de l'Allemagne ; ſes chanſons badines reſpirent la naïveté & le ſentiment.

auprès d'une cascade bruyante, tantôt sous une treille au clair de la Lune ; ou bien parcourant des estampes choisies, je verrois comment les grands Artistes ont imité sur le cuivre les beautés de la nature, ou j'essayerois moi-même de rendre sur la toile ses plus riches scenes.

Quelquefois, interrompu tout-à-coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle joie ! si au moment qu'elle s'ouvriroit, un ami voloit dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremê-

lés d'une plaiſanterie douce feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit aſſaiſonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier & ma nombreuſe baſſe-cour. A notre retour nous trouverions la table ſervie ſous une treille ou ſous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois aſſis ſous la feuillée au clair de la Lune, le verre à la main nous ririons & nous répéterions des chanſons badines, à moins que les chants mélancoliques du roſſignol ne nous invitaſſent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain ſonge m'occupe ! Ah, depuis trop long-tems mon imagination s'égare à ta pourſuite, phantôme menſonger ! chimérique ſouhait ! je ne te verrai jamais accompli. Toujours l'homme eſt mécontent ; nos yeux contemplent ſans ceſſe l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous

fommes féparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuifons en foupirs & nous oublions de remarquer le bien qui étoit deftiné à chacun de nous fur la route de notre vie. La vertu eft notre vrai bonheur. Celui-là eft fage, celui-là eft heureux qui remplit fans murmurer la place que lui a deftiné l'Architecte éternel qui a conçu le plan du tout. Oui, divine vertu, c'eft toi qui fais notre bonheur; c'eft toi qui verfes la joie & la félicité fur toutes les fituations de notre vie. Qui pourrois-je envier, quand le moment fera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai fatisfait, pleuré des ames nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi, pleuré de vous, ô mes amis. Lorfque vos pas vous conduiront auprès de la colline où fera mon tombeau, ferrez-

vous la main, embraſſez-vous, mes chers amis. C'eſt ici, vous direz-vous, que repoſe ſa cendre; ſon cœur fut droit; Dieu récompenſe aujourd'hui ſes efforts par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre repoſera près de la ſienne, & nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle. Et toi, chere & tendre amie, quand tu paſſeras auprès de la colline où ſera mon tombeau, quand les marguerites & les ſoucis agités ſur ma tombe me rappelleront à ton ſouvenir; qu'alors quelques pleurs s'échappent de tes yeux. S'il eſt permis aux Bienheureux de viſiter ces belles campagnes, ces bocages paiſibles où nous paſſions ſouvent des heures délicieuſes à méditer ſur les hautes deſtinées de notre ame, s'il leur eſt permis d'approcher de ce qu'ils ont aimé; ah, ſouvent mon ame viendra planer autour de toi! Sou-

vent lorſque remplie d'un ſentiment noble & ſublime tu méditeras dans la ſolitude, un ſouffle léger effleurera tes joues; qu'un doux frémiſſement pénetre alors ton ame!

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Idylles de M. Geſſner.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. FAIT à Paris le 18 Octobre 1760.

Signé SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur HUBER nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre: *Idylles de M. Geſſner traduites de l'Allemand*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons

par ces Préſentes de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en tirer aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la

Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le dix-ſeptieme jour du mois de Fé-

vrier l'an de grace mil ſept cent ſoixante-un, & de notre Regne le quarante-ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LEBEGUE.

Je ſouſſigné cede pour toujours à M. JEAN-MARIE BRUYSET Imprimeur-Libraire à Lyon & à ſes Ayans cauſe, tous mes droits au préſent Privilege, ainſi qu'à ceux que je pourrois obtenir par la ſuite pour l'ouvrage y mentionné. A Paris le trois Mars mil ſept cent ſoixante-un.

Signé HUBER.

Régiſtré enſemble le privilege & la ceſſion ce 9 Mars 1761 ſur le Régiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 262, fol. 149, *conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 9 Mars 1761.*

Signé G. SAUGRAIN *Syndic.*

